

Jean-Paul Damaggio
XXI^e siècle,
La sortie des paysans
(II)
Pamphlet
Cinquième partie : les luttes

E – Les luttes

Lettre d'un paysan

Monsieur le Rédacteur du Républicain du Tarn et Garonne,
Je ne suis qu'un pauvre paysan ne sachant pas grand chose. Cependant, je lis, lorsque mes occupations m'en laissent le temps, les livres bons ou mauvais qui me tombent sous la main et quelques journaux aussi de temps à autre, car vous savez que les journaux sont encore assez répandus dans nos campagnes puis, tout en fauchant mon pré, taillant ma vigne ou labourant mon champ, je repasse en mon esprit ce que j'ai lu et je tâche avec mon gros bon sens, — hélas, nous autres, paysans, nous n'avons guère que cela — de me rendre compte et de faire mon profit de ces lectures. Or, ce matin, pendant que je soignais mes bœufs et réfléchissais comme de coutume, je me suis dit que réfléchir pour moi seul c'était bien quelque chose, mais qu'il serait encore mieux de réfléchir pour ceux qui ne réfléchissent pas, ou plutôt ne lisent pas, et vous savez, Monsieur le Rédacteur, qu'il est encore, hélas bien grand, le nombre de paysans qui ne fourrent jamais leur nez dans un livre ou dans une gazette.

Donc, je viens vous demander, — et c'est le seul but de ma première lettre — si vous voulez bien m'autoriser, Monsieur le Rédacteur, à faire part de mes réflexions à vos lecteurs — non pas que j'aie la prétention de leur apprendre des choses nouvelles, moi, pauvre ignorant, — mais parce que j'ai cru comprendre que dans une République — et, grâce à Dieu, nous sommes toujours en République, malgré les ducs et les marquis de l'Assemblée — chacun a le droit et le devoir d'exprimer sa pensée et de faire connaître à tous, ce qu'il trouve bon et ce qui lui semble juste. Si vous êtes aussi de cet avis, Monsieur le Rédacteur, je me permettrais de solliciter l'indulgence de vos lecteurs et vous adresserais, dès que mes occupations le permettraient, ma deuxième lettre. En attendant, je vais voir si la pluie, qui tombe toujours, ne fait pas de dégâts dans mes pièces et je vous salue, Monsieur le Rédacteur, avec toute la considération que je vous dois.

Jean— François, cultivateur. La Ferme— aux— Chênes, 2 décembre 1872.

P.S. C'est, hélas une triste date que celle de ma première lettre, mais, quoi qu'en dise notre ancien maire, nous espérons bien, pour l'honneur de notre cher pays, que nous ne retomberons jamais sous le joug de cette funeste dynastie

29 - Le travail

Quand revendiquera -t -on le droit au plaisir dans le travail ?

Tommaso savait que pour réaliser sa volonté il devrait affronter une qualité particulièrement reconnue aux paysans : leur capacité à travailler. *Le Bucolique Gradué* se chargea de lui en fournir une analyse. Au contact du sol naquit la vraie religion de tous les siècles : celle du travail. « Es lo trabalh que comanda » (c'est le travail qui commande) est une expression inventée à la campagne qui vaut celle de la ville (c'est le patron qui commande). A cultiver la terre, l'homme gagne deux avantages celui d'assurer un peu mieux sa vie physique (par les aliments fournis) et celui d'occuper son temps ce qui n'est pas sans importance pour assurer la vie mentale de l'homme. Mais deux inconvénients pointent aussitôt leur nez : il faut se protéger des pillards "fainéants" et il faut risquer de sombrer dans l'abrutissement. Au moment de la Révolution Française le Montalbanais, Gautier—Sauzin écrivit aux autorités pour demander un enseignement en patois car : *"ira— t— on leur enseigner la langue française, et pour cet effet mettre dans leurs mains la grammaire raisonnée ? Mais, occupés dès l'âge de raison, aux travaux continuels des champs, d'où dépend leur existence, auront— ils le temps de l'étudier et le degré d'intelligence nécessaire pour l'entendre ?"* Et en conclusion il écrit : *"L'enseignement en patois tel est d'après plusieurs expériences souvent répétées sur un grand nombre de paysans de mon voisinage, le moyen qui m'a paru le plus prompt et le plus sûr pour les instruire autant que peut le comporter un genre de vie qui les voue dès le premier âge aux travaux les plus pénibles et les plus continus."*

L'usage par deux fois du terme « travail continu » dit bien l'essentiel. Le Bucolique Casanier ne peut s'empêcher d'ajouter que le travail continu produisait du foin et que rien ne lui paraît plus adapté aux ébats érotiques, qu'une montagne de foin à l'abri dans le coin d'un hangar. Pour s'en convaincre, que les incrédules lisent une nouvelle de Jules Renard publiée dans le Gil Blas d'avril 1894 où une servante à la poursuite d'une poule croisa le fils de la maison : *"C'était doux comme un lit de plumes, plus doux même. Le foin la chatouille de toutes ses pointes, jouant avec elle, la cernant, guetteur prompt à surprendre un bout d'oreille."*

Le Bucolique Gradué, éloigné de si ridicules observations, préfère noter que la "retraite" ne pouvait être qu'une idée citadine, idée qui vole positivement au secours du Dieu Citoyen. Que l'acharnement au travail soit le meilleur outil de défense du paysan en fera aussi le meilleur objet d'attaques quand l'idéologie des congés payés aura gagné l'essentiel de la société (quelle société ?). Qui voudra, au tournant des années 60, continuer à travailler comme un fou ? Qui refusera le plaisir des voyages offerts par le Crédit Agricole ? Et surtout chez les femmes, dont on a vu qu'elles avaient les bras chargés de tâches !

Pour combattre cette ardeur au travail du paysan, Tommaso décida d'agir en deux temps : d'abord obliger celui— ci à travailler de plus en plus, et ensuite seulement, l'éliminer. Albert Cavaillé de Montauban, observa bien ce phénomène en 1952 : « Différentes de celles des autres agriculteurs français, les conditions du travail du paysan aquitain ne sont plus les mêmes que celles de son aïeul. Il y a seulement un siècle, le rythme du travail était bien différent de celui d'aujourd'hui (.) Chaque famille paysanne conserve encore le souvenir de ce temps où l'on ne manquait pas une foire, où l'on se reposait quelques semaines en septembre, où les filles brodaient des trousseaux interminables, où les veillées d'hiver, les fêtes votives, les pèlerinages et les dimanches donnaient à chacun de précieux

moments de détente. Aujourd'hui le paysan du Sud— ouest n'a plus le temps de vivre comme son aïeul, celui— ci ne possédait que le peu de terre que ses ancêtres avaient patiemment créée mais son bien était adapté aux capacités de travail de sa famille."

Plus loin il ajoute encore :

« C'est aussi l'excès de travail qui a fait disparaître les coutumes, les usages, tout ce qui faisait le « régionalisme traditionnel »; et qui bien souvent est parvenu jusqu'à nous, déformé, travesti méconnaissable et ridicule, comme les bergers et les bergères apparaissent aux rois à travers les peintres officiels ! Ces traditions ces veillées, ces fêtes d'autrefois, ces jeux que la radio ou que les scènes régionales reconstituent, comment le paysan d'aujourd'hui pourrait— il les reconnaître, si tant est qu'elles nous soient fidèlement retransmises ? Tout cela est parti de sa vie avec le rythme lent de ses travaux ; il est arrivé dans un monde nouveau où il faut vivre, où il faut gagner de l'argent avec ses cadres d'autrefois, son organisation périmée, sa technique retardée, ses bras affaiblis ; il n'a plus qu'à compenser, par son activité fébrile, son ardeur impatiente, tous ces handicaps."

La Révolution Française avait desserré l'étau, la fin du 19 ème siècle fut plus calme, puis la révolution industrielle allait le resserrer jusqu'à étouffer le paysan.

Le Bucolique Casanier n'hésita pas à proposer au Dieu Citoyen de revendiquer le droit à la paresse pour, comme sur la question de la propriété, prendre sur leur gauche, les défenseurs de la petite propriété. Allons— y pour rêver une société de l'oisiveté où l'homme réaliserait uniquement ses plaisirs sans jamais toucher à la boue. Comme si le soleil ne pouvait que briller pour ceux qui l'aiment pendant que, juste à côté, la neige tomberait pour la joie des enfants. Quel monde !

— Pourquoi, demande L'Exilé Consentant, vexé de ne pouvoir occuper la première place dans cette partie, personne ne chercha à unir la dignité du travail et les plaisirs de la paresse sous la revendication du droit au plaisir dans le travail, seul droit pleinement révolutionnaire vis— à— vis des Gradés et Bucoliques de tout bord ? Droit Bastard s'il en est puisqu'il mélange les inconciliables : le travail et le plaisir.

— Pourquoi, demande L'Exilé Rageur, personne ne chercha à unir la dignité de la paresse et les plaisirs du travail sous la revendication du droit au travail dans le plaisir, seul droit pleinement révolutionnaire vis— à— vis des Gradés et Bucoliques de tout bord ? Droit Bastard s'il en est puisqu'il mélange les inconciliables : le travail et le plaisir.

Le Bastard Généreux veut ajouter son mot :

— Par son projet, Dieu Citoyen déstructure parfaitement des individus qui se replieront vers la religion pour se retrouver des repères (ce qui n'est pas pour lui déplaire). Certains préféreront cultiver un jardin, manière de se sentir occupés, mais comme le veut la formule, cette action sera en retrait par rapport à l'action sociale, et beaucoup plus en retrait que celle du paysan soi— disant individualiste. Cette perte générale de l'emploi (agricole d'abord, industriel ensuite car pourquoi s'arrêter en route) repose, de toute façon, les questions du statut du travail et du temps. Pourquoi les cadres d'entreprise travaillent— ils, en cette fin de siècle, très au— delà de 39 heures par semaine, si ce n'est que la responsabilité est un fort moyen de s'investir sans compter ? Qui dira que le cadre s'abrutit au travail quand il l'exécute 60 heures par semaine comme le paysan d'hier et d'aujourd'hui ? Le travail, instrument d'exploitation et d'aliénation, sert également de moyen de reconnaissance, d'expression ou de création. Le lieu de travail permet aussi bien la rencontre amoureuse que le débat politique. Il aide à oublier des malheurs comme il peut en provoquer. Or, pour arriver à son but, par plus qu'il ne voulait différencier les deux fonctions des propriétés, Dieu Citoyen ne veut différencier les deux sens du travail. Il balaie l'humain en balayant le travail. Il se contente de noter que les jachères se développent mais que le nouveau fonctionnement technique du travail permet un développement en

milieu rural d'activités typiquement citadines. La traduction à distance par exemple s'implante bien en Lot et Garonne (bien sûr les politiques financent grassement).

Ayant observé que pendant le temps de cet échange sur le travail, le Bastard Cohérent resta silencieux, Le Bucolique Casanier l'interpella ainsi pour le remettre dans l'histoire

— Je repense à l'histoire du cendrier. J'aurai dû te poser cette question : Qui versa les cendres dans le cendrier ?

— Je constate que la paresse te réussit. Tu fais des progrès dans l'art de poser les questions justes.

Pour le moment, je prépare surtout mon voyage au Mexique. Je verrai bien si ma vie m'y rejoint !

Les jachères en Europe

Pays	En millions d'hectares	En % des terres arables
Royaume Uni	0.6	13.5
France	1.6	12,3
RFA	1	11
Danemark	0,2	11,3
Espagne	0.9	10,8
Italie	0,2	4,3

Source Commission européenne, 1993.

L'esprit du terroir avait son talon d'Achille, l'esprit de clocher.

Le paysan avait un autre moyen pour se défendre : le terroir c'est— à— dire un territoire traversé par quelques solidarités, beaucoup d'histoires, et une forte dose d'attachements (bref l'arriération aux yeux des Gradés).

L'Exilé prendra pour exemple le cas de Moissac et celui de son chasselas. Un paysan qui a vécu là ne peut partir sans drame, sans déchirement, sans effondrement. Il fera donc tout son possible pour survivre d'où son acharnement à travailler, d'où sa volonté d'enracinement. Ils fonderont un Syndicat et pour donner une charge historique à l'Exposition de Paris en 1923, ils s'adresseront à l'intellectuel local, Jules Momméja qui écrira au dirigeant du syndicat, lui même poète patois : "Je serai infiniment honoré de pouvoir servir, la belle cause des probes cultivateurs des raisins incomparables, qui font la fortune et sont la gloire de notre si beau pays moissagais ».

Il lui est demandé de retrouver le nom des propriétaires des vignobles du XVI ème siècle pour les comparer avec ceux d'aujourd'hui. L'homme malade invite son ami à venir "conférer" de cela ensemble mûrement dans son cabinet qu'il ne peut quitter. Bref le vignoble de Moissac — à différencier du raisin de table — remonterait aux mérovingiens.

Ce syndicat a été créé en 1912 et y prit part un certain Paul Loubatières un commerçant dans l'âme qui avait fait de sa Maison l'une des premières de la place, dira— t— on à sa mort. Comment peut— on imaginer l'alliance commerçant/paysan si on oublie la force du terroir ? « Le terroir" se trouve être le titre du journal syndical. Un terroir qu'il ne faut pas imaginer figé : en 1910 nous sommes au début du chasselas de Moissac et non pas à une étape. Jusqu'à ce moment— là, il était uniquement cultivé pour satisfaire des besoins familiaux et locaux.

Ce LIEU vécu comme une bannière à laquelle on s'accroche avait aussi son talon d'Achille que Dieu Citoyen n'eut qu'à cultiver pour que la tempête emporte tout le monde au moment clé. Concrètement ce talon apparut à un concours agricole de Montauban. Vu le tapage que des personnes de Moissac faisaient pour leur chasselas, pour ne pas être en reste, Capéran, maire de Montauban, proposa publiquement, le jour du Concours, la création d'un label *Raisin du Tarn et Garonne*. Il pensait que le président de la Chambre d'Agriculture abonderait dans son sens. La polémique fut publique et l'esprit de clocher bien vivant.

Le Tarn et Garonne représentait le contraire d'un terroir. Entre le Nord du département et le Sud, entre l'Ouest et l'Est, on ne pouvait trouver plus de diversité. D'un côté le Quercy et de l'autre La Lomagne, autant dire, pour tout agriculteur, la nuit et le jour. En rencontrant un militant syndical de Caylus venu le voir sur sa propriété de Sérignac en Lomagne, Gérard Tartanac fut surpris de l'entendre dire : "mais tu es un riche !" or pour sa région il était un paysan ordinaire. Aussi en TetG, la plupart des militants syndicaux viennent de la partie gasconne du département qui, sans être uniforme, constitue un peu une Cévennes, le Nord appartenant à la Vendée.

Le Terroir, n'est pas seulement un sol, pas plus que le patrimoine ne peut s'assimiler uniquement au passé mais Le Bucolique Gradué fera tout son possible pour rendre ces notions réactionnaires. Il se servira du son des cloches. En Tarn et Garonne Fernand Pottier en publiant en 1895 *La voix du Seigneur dans nos cloches* donne tout l'aspect religieux des cloches (sa fonction l'y obligeait). En publiant en 1994, *Les cloches de la terre*, Alain Corbin permet d'élargir le regard : « *Voici l'un des processus les plus évidents, depuis longtemps mis en lumière (..) : il s'agit du progrès d'un « temps*

quantitatif » aux dépens « d'un temps qualitatif » ; donc de la rivalité qui s'instaure entre l'annonce de l'écoulement du temps continu, mesuré précis de l'horloge et la scansion, par la sonnerie, de quelques moments privilégiés de l'année, de la semaine et de la journée, dont la répétition ancre le sentiment d'un temps immobile. »

Etrange jeu dans la répétition ! Avec l'horloge on lit le temps qui passe avec parfois une sonnerie à l'appui. Avec la cloche on entendait un rythme traditionnel et l'annonce d'un décès ou d'un mariage, bref les surprises de la vie. Une répétition imprévue comme les offrent les rencontres au hasard des rues !

Le Terroir, n'est pas seulement ce son, pas plus que le patrimoine n'est l'unique base du futur mais Le Bucolique Casanier fera tout son possible pour rendre, cloches et sensations, totalement réactionnaires. Si la cloche rythme le pas du laboureur, elle unifie tout le monde puisqu'on l'entend autant au village qu'à la campagne. Tout d'un coup plus aucun espoir de sortir du cercle tracé par la commune, puisqu'au bout du compte la ville décide pour tous de la sonnerie, du nombre de cloches etc. En ce domaine comme en d'autres quelques êtres "repoussants de rusticité, appartenant "a tout ce qu'il y a d'émeutable dans le pays" pouvaient venir au village défendre leurs traditions, leur cloche et briser l'unité générale constituée hier par la cloche et aujourd'hui par l'école.

Il amuse le Bastard, celui qui croit que le progrès passe par une uniformisation générale des sociétés (donc de leurs cloches), qui touchera les sols de France et les autres. Le sol implique un type de cultures, qui commande bien d'autres dimensions humaines comme L'Exilé s'acharne à le démontrer depuis le début de ce livre. Il commande l'habit, la coiffure ou l'accent. Autrefois, sauf Zola, n'importe qui pouvait à l'accent dire de quelqu'un qu'il venait du Midi en précisant même le coin. Aujourd'hui encore, c'est vrai en Italie, si bien que Gianni Amelio peut dire : « *C'era uno die, nonostante il marcato accento calabrese, giurava di essere di Asti* » ce qui signifie que le cinéaste rencontre en Albanie un homme avec l'accent calabrais si marqué qu'il ne peut le croire quand il lui jure d'être d'Asti en Piémont. Le Bastard insiste : « A partir d'une analyse critique, le terroir et le patrimoine peuvent servir le progrès. »

Ce qui unifie les terroirs, ce sont les injures lancées par les Gradés. En 1989, L'Exilé Rageur entendit, dans une école, de la part d'un apprenti— gradé de 9 ans, une réflexion qui mérite de passer à la postérité. Une lecture indiquait que des enfants dormaient tête— bêche, et l'enfant voulut connaître la signification de l'expression. « Pour faire dormir les enfants aux deux bouts du lit » a dit l'institut et l'apprenti— gradé s'est exclamé : « *ce sont des paysous !* ».

Un enfant à côté, venant de la campagne, déplaça l'insulte qui devint ainsi plus "moderne" : « *ce sont des arabes* ».

De tels comportements n'ont pas de terroirs : ils se répètent partout sans histoire !

Par ailleurs, l'enseignement, au nom de l'universel, se construira contre les terroirs locaux observe Le Bastard Gradué. Claude Michelet définit ainsi ce rapport classe paysanne/école : "*Cette classe d'où les générations d'enseignants se sont efforcés d'extirper les meilleurs éléments pour en faire tout sauf des agriculteurs. Cette classe à qui ces mêmes enseignants livrèrent comme à Moloch, le lot d'élèves « bons à rien sauf à faire des paysans ». Cette classe, dont les maîtres et plus tard ses adjudants, reprochaient l'accent du terroir, le patois, l'attitude intimidée, les gestes gauches. "*

Qu'un maître anciennement paysan tienne la craie, comme nous l'avons appris, ça ne change rien à l'affaire. Au contraire. L'Exilé Rageur vomit les similitudes entre le statut du paysan Vivant et celui de l'instituteur, car elles ne l'empêchèrent pas de travailler A L'INVERSE du passé paysan (ce qu'a retenu Zola). Ils croyaient valoriser leur sortie de leur milieu d'origine en affichant une distance

démessurée entre les deux mondes. Plutôt que de faire grandir le savoir à partir des connaissances des écoliers, ils décrétèrent que l'école était ailleurs, procédait d'une autre logique, et que l'enfant y pénétrant devait en saisir son statut extérieur au paysage ambiant (démarche à la source du corps des professeurs). Voilà pourquoi on n'utilisa le patois, dans le meilleur des cas, que comme "ancêtre" du français même si depuis des siècles il côtoyait la langue française. Par exemple, on expliqua que l'accent circonflexe du à de bâtard remplace le s de bastard. Gérard Tartanac aima pourtant cette école ainsi que Jules Momméja qui, paradoxe, expliqua qu'elle défendit le patois, car en dehors de l'école, à la table de son père, l'instituteur comme le député parlaient cette langue des paysans.

— Mais comment Alain Corbin explique— t— il la perte de tout enjeu pour les cloches au début du XX ème siècle ? demande Le Bastard Cohérent au Bucolique Gradué. *"Nombreux sont les facteurs qui contribuent à expliquer ce dépérissement durant la seconde moitié du XIX ème siècle, les communautés rurales ont trouvé d'autres symboles de leur identité (..) Le désenchantement du monde, la désacralisation de la vie et de l'environnement ont disqualifié l'écoute de la cloche (..). Au cours du XIX ème siècle, l'affiche, la convocation imprimée, le cadran de l'horloge privée, le calendrier ont assuré peu à peu, la prédominance du visuel"*

Pour une fois les deux hommes se trouvèrent d'accord. Le XIX ème siècle ayant brisé l'élan paysan, il restait au XX ème à briser leur vie. Paradoxe des paradoxes, pour prolonger leur existence, les paysans allaient se servir des avantages acquis par les ouvriers comme le syndicalisme par exemple.

31 – Le syndicaliste

« J'assume le pénible devoir de dire ces choses si désagréables et que nous voudrions éviter de signaler. » Osmin Brugeau

Pour Tommaso, le syndicalisme agricole était d'autant plus facile à contourner que dans sa diversité, il était né de chefs (politiques, économiques, sociaux ou religieux). Alors que le syndicalisme ouvrier montait de la base vers les fédérations puis les confédérations, le syndicalisme paysan descendait des pouvoirs (préfecture, évêché, commerçants etc.) pour rejoindre... des pouvoirs. « Après une longue période plus que centenaire, les agriculteurs français dispersés par la funeste loi Le Chapelier, qui les mettait dans l'impossibilité de se défendre et de s'organiser en vue de leurs intérêts professionnels, sont parvenus à forcer les barrages et à obtenir par le vote de la loi de 1884 sur les syndicats, le droit de se réunir pour travailler au progrès de leurs cultures, à l'affranchissement de leur sort. »V

Voilà ce qu'écrivait Osmin Brugeau dans le journal syndical de Moissac en Avril 1931. Qui évoqua les conséquences de la Loi le Chapelier pour l'agriculture ? Mais en même temps comment laisser croire que ce sont les paysans qui obtinrent la loi sur les syndicats ?

Et O. Brugeau continue ainsi : « Peu de temps avait suffi pour détruire ce que des siècles de vie corporative avaient édifié ; il faudra beaucoup de temps encore pour extirper de l'esprit paysan français le virus de l'individualisme qui l'étreint et l'anémie. »

Il reconnaîtra plus loin :

"L'exemple des fonctionnaires s'unissant dans leurs syndicats pour obtenir tantôt une augmentation de salaires, tantôt une diminution des heures de travail, cela sur le dos et au détriment des travailleurs du sol ont montré la voie à suivre. "

O. Brugeau va se dépenser sans compter pour ce syndicalisme agricole qui n'a aucune couleur politique ("chez les agriculteurs toute la gamme des couleurs politiques se trouve représentée, depuis la blanche hermine jusqu'au rouge— sang") malheureusement, on ne connaît pas son avis sur la façon dont il fut éjecté (et surtout les raisons).

Dans le dernier numéro du journal (N°126 Janvier 1933) il avait pris ses précautions avant la crise : "Nous veillerons encore une fois pour que le malheur n'arrive pas et si tout arrive, si cet événement se produisait, nous rentrerions dans l'ombre avec la conscience du devoir accompli". Cette année— là, les élections à la Chambre d'Agriculture dont O. Brugeau était membre, provoquèrent des manœuvres. La fédération des syndicats souhaita le représenter sauf le président Demeaux, notaire de Cazes— Mondenard. Une coterie de Gradés réunira ce Demeaux, Falguières le maire de Lizac et un certain Baylet de Valence pour, en dépit de toute démocratie, écarter O. Brugeau de la liste à la Chambre d'Agriculture. Sans doute peu fiable aux yeux de Baylet qui voulait obtenir le titre de président de la Chambre d'Agriculture (ce qu'il obtiendra vers 1938). A plusieurs reprises et surtout suite aux inondations de 1930, O. Brugeau avait parlé comme un Bastard de syndicaliste et il devait le payer.

Écoutons-le :

"Par la faute des pouvoirs publics, de nos représentants, qui n'ont pas fait preuve de l'énergie nécessaire dans le vote de la loi et l'urgence de son application, toute une région, une des plus riches de France, est plongée dans la tristesse et la désolation, la misère des sinistrés ne manquera pas de s'étendre à tous nos compatriotes. M. le Président du Conseil l'a dit : la France est un pays qui est et doit rester agricole, et donc, si la terre ne produit pas, que deviendra en l'espèce, le commerce local, que deviendront ces expéditions si utiles et si intéressantes, si les denrées et primeurs ne viennent pas

sur notre marché. Ce n'est certes pas par accès de mauvaise humeur ni par esprit de critique que j'assume le pénible devoir de dire ces choses si désagréables et que nous voudrions éviter de signaler, mais tout de même, il faut bien que nous montrions que nous ne sommes pas dupes... N'ayant aucune prétention au journalisme, ayant dans notre carrière déjà longue, manié beaucoup plus la charrue que le porte— plume, nous continuerons, dans le style très paysan, qui est le nôtre, à défendre les intérêts et revendiquer les droits de ceux dont nous avons de tous temps partagé la vie et subissons à l'heure présente l'affreux dénuement."

Et pour confirmer ce style paysan cet autre article qui est un suicide :

"Tout dernièrement j'avais l'occasion, malgré les ordres formels de ne pas me laisser rentrer, d'assister à la visite du ministre, M. Marcel Héraud ; j'ai eu la stupéfaction d'entendre une voix, se donnant comme le représentant des agriculteurs sinistrés, s'avancer vers le ministre, et lui déclarer que tout allait bien, que les agriculteurs étaient très satisfaits et qu'il n'avait que des remerciements à lui adresser ! Je suis bien persuadé que le plus surpris à certainement été M Marcel Héraud ! Evidemment, il n'y avait aucun paysan dans la salle, ceux— ci étant comme je le disais plus haut hors la loi ! sans cela, je crois qu'eux aussi auraient été quelque peu surpris ». Qu'aurait— il écrit suite à l'orage de grêle qui en 1994, détruisit la récolte de chasselas ?

La belle et grande famille paysanne serait— elle traversée par des intérêts opposés ? Ce syndicalisme fit l'objet de grandes luttes inscrites dans le mot paysan. Au XIX ème siècle, les organisations le refuseront, puis au début du XX ème les catholiques sociaux et les républicains l'admettront. Ensuite, la droite s'en emparera : au congrès syndical paysan de Caen de 1937, Leroy— Ladurie voulut qu'on réserve "dans la hiérarchie corporative, la première place à la paysannerie, parce qu'elle représente le premier ordre dans la Nation, celui dont est issu la Nation, et celui sans lequel il n'aurait plus de Nation."

Diantre ! Le nazisme fit de même ! A la Libération, la gauche conserva le terme avec la Confédération Nationale Paysanne et la Confédération Générale des Paysans Travailleurs. En 1994, une seule organisation continue d'user le mot : la Confédération Paysanne et s'y ajoute la puissante Fédération Nationale des Syndicats d'Exploitants Agricoles (FNSEA), puis le Mouvement de Défense des Exploitants Familiaux (MODEF) créé par Gérard Tartanac en TetG. La Coordination Rurale, repère des Gradés ferme la marche. Quant aux Bucoliques, ils ne sont nulle part ayant toujours nié le syndicalisme !

En Allemagne, Les frères Grimm se posèrent la question du mot paysan et écrivirent en 1854: "Nous donnons aujourd'hui à ces deux mots (Ackermann et Landmann) un sens plus noble qu'à Bauer : à ce terme s'attache encore la représentation du commun, du grossier, du vulgaire, il contient comme une insulte (Schelte) de la part de ceux qui ne sont pas des paysans."

Ce qui n'empêcha pas les colons d'Afrique du Sud de se dire fièrement Boers mais ils étaient plus Néerlandais qu'Allemands.

Parmi les luttes syndicales Le Bastard Cohérent pense à celle contre l'élargissement de l'Europe à l'Espagne. Le 12 Mai 1979, à la terrasse d'un café de Cahors il attend le passage d'une manifestation sur ce thème. Un homme à la table d'à côté racontait à une charmante dame son travail de journaliste à l'Echo du Centre où il se jugeait pas assez libre. A la fin de la manif, un lâcher de ballon donna à la place un air de fête qui n'impressionna pas les joueurs de pétanque. Pour son compte— rendu dans l'Humanité, Jacques Morand (peut— être journaliste à l'Echo du Centre) termina par un poème d'Henri Pechuzal, paysan du Quercy qui l'avait composé après les sanglantes manifestations paysannes de Cahors en 1935.

"Les paysans du Quercy
Qu'on prenait pour des poires
S'ils se sont réunis
Ce n'était pas pour boire
C'était pour soulager
Ces travailleurs de France
Qu'on voudrait tous ruiner
Pour mieux faire Bombance."

Concernant l'actualité exacte de cette action de 1994 qui regroupa 2000 personnes, Jacques Morand indique que le prétexte tenait à la présence des ministres des affaires étrangères au château de Mercuès à quelques kilomètres de Cahors.

Le Bastard Cohérent se trouvait là par un concours de circonstances favorables.

L'ami d'un ami lui avait dit qu'il devait y avoir à Cahors une réaction.

Ignorant le point de départ de la manif, s'il s'installa à la terrasse d'un café d'où il ne manqua rien, pas même quelques débats sur les coopératives.

32— Les coopérateurs

Pour combattre la honte, faut-il en avoir honte ?
faut-il la mépriser ou la soigner ? faut-il la négliger ?

Faisons les comptes, dit L'Exilé. Au début des années 1950, en Tarn et Garonne il y avait 135 coopératives d'utilisation du matériel agricole, 18 coopératives de stockage des céréales, 11 coopératives agricoles de boulangerie (Varen en crée une en pleine collaboration, le 29 Novembre 1943), 2 coopératives de vente des fruits et légumes, une coopérative laitière de 45 000 l par jour(mais qui couvre tout le département), deux coopératives de distillation de la lavande (Lavaurette, Montaigu), une coopérative d'insémination artificielle et une seule coopérative vinicole à Lavilledieu 15.600 hl par an, le département n'étant pas doté de grands vignobles.

— Faisons les comptes, dit Le Bastard. Au début des années 1950, en Tarn et Garonne on trouvait 45 exploitations de plus de 100 hectares, et 712 entre 40 et 100 hectares. Sont— elles touchées par la coopération ? Il faut en douter. Par contre on trouve 11 425 exploitations entre 10 et 40 hectares et 8300 qui ont moins de 10 hectares. Parmi ces 20.000 exploitants combien ne sont pas liés au monde des coopérateurs ? D'autant que chez les paysans on crée bien des choses sans les officialiser et on peut donc parier qu'au delà du nombre des coopératives, il devait y avoir bien d'autres échanges de services.

— Faisons les comptes, dit L'Exilé. Au début des années 1950 combien de coopératives ouvrières ? Combien de boulangers s'échangeaient des services ? Combien d'enseignants travaillaient en équipe ? Si peu, que personne n'y pensait ! Et il nous faudrait, à longueur de journée, bavarder sur l'individualisme du petit paysan ? D'autant qu'il existe une différence radicale entre les coopératives de production et les coopératives agricoles. Dans le premier cas, la coopérative a pour fonction de prouver que l'ouvrier peut produire sans le patron, or cette démonstration étant faite naturellement pour le paysan, sa coopérative sert surtout à la commercialisation des produits.

— Faisons les comptes dit Le Bastard et voici tout ce qui pouvait s'acheter dans une coopérative agricole avant même le modernisme : du plâtre agricole, du sulfate de cuivre, du sulfate de fer, du sulfate d'ammoniaque, du soufre sublimé, des huiles pour machines, de la ficelle lieuse (que serait le monde sans cordes ?), de la sylvinite, des engrais composés, des superphosphates, du sel dénaturé (là il ne comprend pas), des semences, du charbon de battage et du chanvre agricole Ouf !

Malheureusement Le Gradé avait un plan, un plan anti— paysan comme nous le savons. Puisque les coopératives les plus diverses (mais rarement des mises en commun des terres) traversaient le campèstre, pour résister au phénomène, plutôt que de s'y opposer, il fallait le détourner. Rendre les coopératives équivalentes aux initiatives privées. Mieux : rendre les initiatives privées plus performantes que les coopératives.

Le Gradé avait un plan, un plan anti— paysan, qui visait à désertir le terrain du combat d'idées (du genre : ne vous groupez pas, vous y perdez votre indépendance) pour celui de l'efficacité économique. Première coopérative à détruire, celle de Maraussan dans l'Hérault, créée en 1900 par des socialistes. En 1921 les coopérateurs du Lot et Garonne invoqueront le mythe "Maraussan" tout en reconnaissant qu'ils ne savent ce qu'est devenue cette coopérative. La destruction fut rondement menée !

Tranquillement, Le Bucolique suivait son temps, un temps anti— paysan comme nous le savons. L'Exilé et Le Bastard eurent beau crier que la fin de la coopération paysanne entrainerait plus que jamais le règne sans partage du fric, ils furent renvoyés à leurs chères études. Comment un monde de

plus en plus interdépendant pouvait— il survivre s'il était en même temps anti— coopération ? Plus que jamais le repas de chaque individu fait intervenir la responsabilité de dizaines de personnes au cœur de la production agricole, de l'agro— alimentaire, du transport, de la distribution et de la conservation (et donc, dans le monde étatique, du Ministère de la Santé, du contrôle des fraudes etc...). Les technocrates européens sont obligés de se réunir pendant des heures et des heures avant de pouvoir définir ce qu'il est juste d'appeler "moutarde". Cette "coopération" non— reconnue réduit tout à un échange d'argent. Où est la responsabilité sociale ? Où se situe l'échange interindividuel ?

Et dire qu'avant d'en arriver là, en 1872, dans la banlieue de Montauban, des paysans se groupèrent pour s'abonner à un quotidien, d'autres pour vendanger, d'autres ... En 1911, Louis Molinier avait 9 ans et il se souvient « *que le foin coupé la veille risquait d'être inondé et perdu : mon père fit appel à des voisins, petits propriétaires et ouvriers agricoles, des charrettes furent vite attelées et en un rien de temps, avant que l'orage n'éclate, le foin fut ramassé, chargé et engrangé. En pareil cas mon père se devait d'offrir l'apéritif et il ne rechigna pas : ce fut à « gogo ».* »

En 1990 Corinne et son mari s'installent dans le Sud— ouest et sont regardés d'un mauvais œil par les paysans. Elle témoigne à la télévision en 1994 : « *Jamais ils ne venaient nous aider. Un jour, ils nous ont vus ramasser les bottes de foin sous l'orage sans proposer un coup de main. On se demande s'ils n'avaient pas envie qu'on se casse ka figure.* »

La même anecdote, celle du foin à rentrer en vitesse et deux comportements c'est— à— dire une mutation. Preuve de la victoire de Tommaso !

En 1981, Gérard Tartanac fait son propre bilan des organisations agricoles et L'Exilé Rageur veut en donner un extrait :

"Voyons ce qui existe et a été souvent créé par les agriculteurs eux— mêmes avec l'aide de l'Etat et quelque fois malgré lui. Montrons les différences qui existent par rapport à 1935 car si l'on veut progresser, on ne peut copier. Des plus petites choses aux plus grandes la vie, l'histoire, sont une création continue. Donc en 1936, il fallait construire les silos à blé, maintenant, ils existent. Les pionniers de la coopération sont nés avant nous. Il y a vingt ans les deux tiers de la collecte des céréales allaient au secteur coopératif. Il n'y en avait plus que 40% il y a dix ans, pour remonter à 48% en 1980 (en Tarn et Garonne bien sûr). Ce n'est pas un hasard ! Quand des directeurs de coopératives se permettent des fantaisies qui coûtent des millions de francs, ce sont les coopérateurs qui trinquent. De même pour les négociants privés exemple Fricou. Les petites unités ont été étouffées. La concentration s'est faite, dans la coopération comme dans le privé ! A la base, il n'est pas toujours facile de contrôler la gestion. Ce que voit le producteur c'est ce qui rentre dans sa poche. Voilà l'explication des fluctuations de la collecte.

Ce qui est vrai pour les céréales, est encore plus vrai pour d'autres secteurs, le lait, la viande, les fruits et légumes, où le maniement des grosses unités de transformation et de commercialisation est infiniment délicat. Dans ce dernier secteur, les destructions de fruits sont devenues insupportables à tout le monde, mais ça fait 20 ans que l'on parle d'une conserverie, comme l'on parle du serpent de mer ! Pendant ce temps, 40% des conserves de fruits consommées en France viennent de l'étranger. Le mouvement mutualiste est dans le même cas que la coopération etc. »

Gérard Tartanac évoquera ensuite le cas d'André Richard, le seul progressiste qui ait pu accéder au Conseil d'Administration du Crédit Agricole du TetG. Dans le livre *"le Crédit Agricole en TetG"* on évoque ainsi l'action de cet homme : « *Durant les séances du Conseil ses interventions en faveur de la petite exploitation familiale ont été nombreuses, et il se battit jusqu'à la fin de son mandat pour que les puissances d'argent ne détruisent pas cette œuvre créée par les agriculteurs.* »

André Richard, maire de Fauroux, fondateur de la CUMA communale, président de la fédération départementale des CUMA jusqu'en 1976 était un instituteur (CUMA Coopérative d'Utilisation du Matériel Agricole). André Pueyo, dans son livre, indique que le Crédit Agricole est né à Saint

Antonin en 1900 et qu'à partir de 1906 seulement se développa la Caisse départementale avec au départ 18 membres.

L'Exilé Rageur heureux de retomber sur ses pieds suite à cette démonstration trouve le courage de dire au Bastard Cohérent plus décidé que jamais à partir au Mexique :

— Je repense à la perte de ta langue. J'aurai dû en déduire que l'école française, bien que repère de fils de paysans, fut et est merdique.

— Je vois que tu fais des progrès dans l'art de la déduction et dans celui de l'amalgame. Les instituteurs furent les OS de l'enseignement ; trop content de trouver une bonne place, ils n'allèrent pas jusqu'à vouloir changer le sens de l'école et de leur place ! Ceci dit, tu devrais consentir à boire un peu moins et personne ne te reconnaîtrait. De mon côté, au Mexique je vais chercher la langue nahua.

33 – Les années 1962— 1963

"S'il en est ainsi, 68 ne fut pas un début, comme nous voulions le croire
— "ce n'est qu'un début" — mais un point culminant."
Adolfo Gilly Nexos Mexico 1993

Etrangement, la fin de la guerre d'Algérie sera un nouveau tournant pour l'agriculture française, c'est— à— dire une nouvelle fin pour les uns et un nouveau sursaut pour les autres. Tommaso veillait à ce que la fin soit celle des plus nombreux et le sursaut celui de quelques uns. Jeanne cherchait où avait lieu cette fin. La France venant de perdre pied en Afrique, elle se devait plus que jamais de situer son action en Europe où, depuis la fin des années 50, le débat agricole faisait rage à tel point que, chaque jour, les pessimistes prévoyaient l'écroulement du Marché Commun (nom hautement intelligent donné à l'union entre six pays d'Europe). C'est un socialiste hollandais Sicco Mansholt qui allait mettre le feu aux poudres. Il ne proposait rien de moins qu'établir un prix unique pour le blé ! L'Exilé Rageur aime rappeler que les révoltes vont courir à travers la France et qu'il faudra attendre plusieurs années (jusque vers 1966) pour que les dirigeants de droite du mouvement syndical paysan se réconcilient avec les dirigeants de droite de la France. Paradoxalement, les paysans lanceront le premier grand mouvement de lutte contre le gaullisme alors qu'électoralement, ils appuient fermement ce courant ! Comment comprendre ?

L'Exilé Consentant aime rappeler que les révoltes qui courent à travers l'œuvre de John Steinbeck gagneront en cette année 1962, le Prix Nobel. Belle coïncidence !

Anne— Olympe trouve quelques formules de 1962 écrites par le suppléant au futur député socialiste de Montauban. Il y va de son couplet sur les problèmes agricoles dans le journal La Dépêche : "La terre flambe de mécontentement, d'illusions perdues, d'espoirs déçus. L'inquiétude est dans les cœurs de nos paysans. L'angoisse serre la gorge des chefs d'exploitation, le désespoir s'empare des pères de famille ruraux qui voient leurs fils quitter la terre des anciens. Où ils sont ces dépiquages de jadis, dans le soleil et la poussière ? On y faisait parfois de la politique entre hommes, et l'on combinait la manière de 'descendre' le 'cul blanc' ou d'empêcher le 'rouge' de prendre la mairie. Où sont les coutumes ancestrales, la vie simple d'autrefois ? Crois— tu, paysan de chez nous, que ceux qui veulent faire ton bonheur tiennent compte de ce que tu ressens au tréfonds de ton cœur, dans ton âme blessée par les impératifs de temps modernes ?"

Le candidat député, le socialiste Louis Delmas, tiendra un autre discours : « La prochaine législature sera— t— elle encore celle des formules vides, des discours grandiloquents mais creux et des promesses sans lendemain ? » Critiques qu'aurait dû lire son suppléant ! Bref il propose deux choses, et prouve ainsi sa modération : une caisse nationale pour lutter contre les calamités agricoles et l'indexation des prix, supprimée par le gouvernement.

En réalité, face à la révolte paysanne, la gauche reste paralysée par ses contradictions de toujours. Louis Delmas revient sur l'idée marxiste de la concentration capitaliste : "Les constatations de Marx valaient pour Industrie, le commerce et l'agriculture. C'est dans cet ordre que le phénomène s'est successivement appliqué aux trois grands secteurs de l'économie provoquant tour à tour la ruine des petits artisans, des petits commerçants et des petits agriculteurs."

— Comment en 1962, Louis Delmas peut— il écrire une chose pareille ? aimerait demander à Anne— Olympe, Le Bucolique Casanier. Si les petits paysans déjà disparus étaient devenus des ouvriers agricoles de grandes propriétés, il aurait eu raison, mais ce n'est pas le cas. Leur disparition

ne résulte pas d'une concentration agricole mais d'une perte en besoins de main d'œuvre agricole. Ceux qui restent sont les nouveaux petits de toujours, moins petits qu'hier et trop petits pour demain. En bout de raisonnement Louis Delmas demande : « Alors ? les petits agriculteurs doivent— ils donc disparaître ? A suivre son argumentation précédente, il devrait répondre oui, mais il répond non. "Les socialistes croient que la formule pour subsister existe dans un système d'exploitation communautaire à forme coopérative."

Le système d'exploitation communautaire ! Ce n'était même pas une utopie, à peine une lubie. Albert Cavaillé, autre socialiste, jouera encore plus sur la contradiction : "Sauver l'exploitation familiale ? Ce n'est pas le problème, il y a des cas où c'est un crime, car c'est condamner au travail forcé des hommes et des femmes qui y vivent"

Et il se sort de l'embrouille dans laquelle il s'est mis, par une belle pirouette : « Il faut d'abord sauver les familles paysannes. Et pour cela rendre rentable leur travail en le rendant plus utile, plus productif, en le spécialisant, en assurant une bonne vente des produits. Redonnez d'abord aux paysans la conscience qu'ils sont des hommes... »

En lui déniait le droit à la propriété ! Depuis des lustres, les paysans manifestent leur conscience d'hommes en cherchant à être des exploitants familiaux et on leur répond en leur conseillant ... une bonne vente des produits ! Comment des paysans purent— ils participer à de tels mouvements si généreusement à contresens ? En laissant dire les théoriciens, les hommes de la ville (nouvellement ou anciennement de la ville), et en continuant ce qu'ils ont toujours fait, lutter au quotidien pour rendre rentable leur exploitation ... et vendre au meilleur prix.

En fait Anne— Olympe ne cite ces socialistes que pour s'amuser de leurs embarras. Elle a toujours gardé une tendance à rire. Il lui arriva de trouver la promenade de Saverdun dans l'Ariège « assez riante », de raconter ses aventures comme « merveilleuses et communes, affligeantes et risibles » et son génie lui— même « voulait adoucir par un amusement sa si mauvaise chère ». Sauf qu'en fait, Anne— Olympe amusée, avait une peur bleue, celle de ne pas être amusante !

L'avait— elle été en évoquant des socialistes qui voulaient à la fois appartenir à leurs dogmes et au réel ? Le Bastard Généreux ne voulait rien reprocher à Anne— Olympe parce qu'elle ne pouvait pas deviner que les années 62— 63, chez les paysans, ne pouvaient prendre leur sens qu'en rapport avec les années 68— 69. Comme le Mexicain Adolfo Gilly il pense que les années 68— 69 furent un point culminant. Les ruptures considérables imposées par les rébellions de 68 eurent pour effet non pas d'ouvrir un champ nouveau aux forces progressistes, mais d'abolir les entraves archaïques à la nouvelle phase d'expansion du capitalisme. Les révoltés portent à leur apogée les actions précédentes sans pouvoir leur donner un futur. L'année 68 ne peut, à travers le monde, se considérer comme une révolution manquée ou trahie mais au contraire comme le moyen qui fit changer le monde sauf que la nouvelle stratégie n'était pas celle escomptée. Le Bastard Généreux ne s'en étonne guère car il sait que l'action procède d'illusions défaites le soir des "fausses" victoires. Les progressistes, au soir de 1969 auraient dû découvrir qu'il leur restait à inventer de nouveaux types de combats progressistes !

Le Bastard Cohérent, sans comprendre le déplacement de 62— 63 à 68— 69, tient à préciser qu'il faut saisir l'année 68 dans sa diversité. En Italie, la rupture fut plus proche qu'ailleurs car les structures sociales furent ébranlées dans leurs bases. Au Mexique, grâce à l'influence considérable du Mai Français sur l'imagination des étudiants, et derrière l'emblème universel du Che, les étudiants montèrent à l'assaut du pouvoir laissant 200 des leurs sur le pavé. Et en Tchécoslovaquie autre cas de figure !

Le Bastard Généreux veut croire que la révolte des paysans français en 62— 63 (où Gérard Tartanac joue un grand rôle) devance celle des villes pour toutes les raisons qu'exprime ce livre. Qu'en est— il ressorti ? Les luttes ouvrirent un nouveau développement agricole plus moderne et plus technique

comme deviendra plus "moderne" et plus "technique" la vie des jeunes des années 80. Les chevelus dénonciateurs de l'ordre ambiant brisèrent des tabous au bénéfice des opportunistes prêts à remplir le vide provoqué par les révolutionnaires ! Les opportunistes ne pouvaient opérer eux— mêmes les destructions, ils ne savaient qu'en profiter ! Dans la société deux types de rapaces surveillent les champs : ceux qui savent le futur avant l'heure, et s'attaquent donc à certains œufs, et ceux qui savent le passé avant l'heure, et s'attaquent donc à certaines charognes. Le Bastard Généreux ne s'étonne pas qu'un Mexicain ait pu y voir plus densément que d'autres.

34 – Les zapatistes

« Je chante pour qu'on m'entende, non pour montrer ma belle voix. »
Chant du Morelos, Mexique.

Le Bastard se souvint qu'aux archives, cherchant le mot "paysan" dans le fichier matière, il tomba sur cette note : "voir révolte" et en effet les révoltes de paysans de part le monde furent et sont nombreuses. A part la *Commune de Paris* (et encore, quand on sait que par exemple 80 Rouergats y moururent) quelle révolution se fit sans les paysans ?

Le Premier Janvier 1994, le sud du Mexique fut secoué par lune d'elles. Elle fut connue sous le nom de "révolte zapatiste". En choisissant le métis Emiliano Zapata comme emblème révolutionnaire, les paysans du Chiapas ne pouvaient mieux faire pour populariser leurs revendications. Bien des journaux de la planète ne manquèrent pas de faire leur Une avec les hommes au passe— montagne. "O regreso de Zapata" titre *Visao*. Et le débat allait être vif entre les deux frères ennemis Octavio Paz et Carlos Fuentes. Vraiment, un débat sur la question paysanne ?

« *Je te demande de ne rien sacrifier, mon fils, ni la magie des Indiens, ni la théologie des chrétiens, ni la raison des Européens nos contemporains, le mieux c'est que nous récupérons tout ce que nous sommes pour continuer à être et finalement pour être un peu mieux.* »

Fait dire Carlos à un de ses héros.

Le Bastard Cohérent propose pour une fois un peu de tourisme et le voici sur la belle route vers le Sud— ouest de Mexico— City (rien à voir avec cette autre route chère à Jacques Desmarais par l'intermédiaire de Kerouac). Après avoir laissé l'Université puis le Popocatépetl sur sa gauche, le voici au bout d'une heure à Cuernavaca, où il aurait très bien pu ne pas s'arrêter pour filer vers Acapulco. Mais, dès l'approche de la ville, il laissa la belle rocade pour la vieille avenue Obregon et la rue Morelos qui le mèneraient sur La Plaza.

Morelos, un nom qui sans doute résonne moins aux oreilles du Gradé B. que celui d'Acapulco ! (ce n'est pas le lieu rêvé de Jeanne). ***Le Bastard Cohérent***, en quête du lieu de naissance du premier paysan du monde, croyait trouver son paradis en ce coin du Mexique. Franchement, il n'avait pas rêvé mieux que d'arriver sur La Plaza au moment d'une manifestation paysanne ! et pourtant c'est ce qui arriva : banderoles déployées, quelques ouvriers agricoles occupaient les lieux de manière pacifique et détendue. Le palais d'Hernàn Cortès n'avait qu'à bien se tenir ! L'Etat du Morelos a donné naissance à l'homme et à la légende qui s'appelle Zapata.

« *La géographie façonne le destin* » dit Blais en 1991 pour qui le roman Padro Páramo du mexicain Juan Rulfo est le plus important d'Amérique Latine. il ajoute : « *Cette œuvre parle de la mort et du destin d'une manière que les Nord— Américains anglophones qu'on les appelle gringos ou maudits anglais, ne pourront jamais comprendre.* »

Né en 1873, au carrefour de tant de cultures, Emiliano Zapata sera un combattant incroyable de la cause paysanne. Dès 1909, ses concitoyens l'élisent président du conseil local. A partir de sa contrée, Zapata développera sa revendication majeure : la restitution des communaux aux indigènes. Lutte classique à travers le monde, lutte d'avant la propriété. Suite à la première phase de la révolution, la victoire de Madero en 1910, Zapata se méfie et conserve la direction en chef de la police rurale. Il a bien raison puisque peu après, en guise de réforme agraire, le nouveau pouvoir lance l'armée contre les révoltés. L'ambassadeur des USA, Henry Lane Wilson ne se contentera même pas de cette action puisqu'il soutiendra le conservateur Huerta qui renverse Madero le 9 Février 1913 et l'assassine. Le

mérite de Zapata sera de répondre à la fois politiquement et par les armes. Le 25 Novembre 1911, il publie le Plan de Ayala qui revendique toujours le retour des communaux aux paysans dépossédés par les grands propriétaires.

« Considérant que, dans leur grande majorité, les villages et les citoyens mexicains ne possèdent même pas la terre qu'ils foulent, qu'ils ne sont pas en mesure d'améliorer un tant soit peu leur condition sociale ni de se consacrer à l'industrie et à l'agriculture, les terres, les montagnes et les eaux se trouvant aux mains d'un petit nombre, il est établi ce qui suit : un tiers de ces monopoles sera exproprié, contre indemnisation des richissimes propriétaires et distribué à ceux des villages et des citoyens qui sont dans l'incapacité de faire prévaloir d'anciens droits sur la terre. »

Le 4 Décembre 1914, Pancho Villa et Zapata se rencontrent pour la première fois. Le premier représente les hommes du Nord, individualistes et solitaires. Le deuxième les villages communautaires indiens. Les deux hommes s'entendent et entrent dans Mexico. N'obtenant pas le soutien du mouvement ouvrier, ils se diviseront à nouveau. Encore un effet du clivage ville/campagne et du clivage campagne/campagne. Pour abattre Zapata il faudra une fois de plus user de la trahison et de l'assassinat et ça se fera le 10 Avril 1919. Zapata et son immense chapeau (aucun conseiller en publicité n'aurait pu lui trouver meilleure image de marque) ne pouvait mourir. Il restera le représentant typique du petit propriétaire en révolte, incompris de la ville, incompris des politiciens et qui n'avait qu'une idée en tête, redonner de la terre aux paysans et c'était une idée en trop ! En même temps que sévissait cette révolution, un caricaturiste (José Guadalupe Posada (1852— 1913)) puis des peintres (Orozco) la mettront en images. En images, comme par hasard ! Et comme par hasard, un dirigeant du PCI puis du PDS, Achille Ochetto appellera son premier enfant Emiliano en souvenir de Zapata (le deuxième Malcom) (ça n'empêchera pas sa première femme de rejoindre le camp de Berlusconi en 1994).

Le Bastard Cohérent se trouve à Cuernavaca pour toucher du doigt un rêve paysan et l'écouter à travers la langue du pays, la langue nahua qui ne se conserve que dans quelques villages. Les jeunes ont souvent honte de cette mélodie. (Pour combattre la honte, faut— il en avoir honte ?). Il veut aussi le voir à travers les paysages, le discuter en mangeant un taco et le fêter. Lors de la distribution zapatiste des terres, en 1915. Zapata lui— même décida qu'une parcelle reviendrait à chaque chapelle ou église pour que le produit de cette terre contribue au financement des fêtes. Et parmi les fêtes, le carnaval, dont la date est éminemment agricole. Le carnaval, se compose des cortèges de danseurs, les *chinelos*, qui naissent de chaque quartier et que conduisent les auteurs c'est— à— dire les hommes capables de composer des vers facétieux sur leur propre cortège, sur la beauté des femmes ou sur les personnages hauts en couleur du village, tout en pouvant mettre à jour des problèmes collectifs. Les auteurs organisent aussi d'innombrables activités : défilés, bals, banquets. Ils n'avaient pas besoin de Maison de la Culture, puisqu'ils s'appuyaient sur un folklore. ***Le Bastard Cohérent*** pense alors, à l'Etasunien Seymour Papert qui démontrera de manière fabuleuse, comment le folklore des écoles de Samba brésiliennes l'aida à créer son langage informatique, Le Logo. "L'école de Samba, même si elle n'est pas "exportable" telle quelle, présente un ensemble de caractéristiques que tout environnement d'apprentissage devrait et pourrait avoir. Apprendre n'y est pas dissocié du réel. L'école de Samba a un but et si l'on y apprend c'est pour participer à ce but, le carnaval. Le novice n'y est pas tenu à l'écart du spécialiste, et le spécialiste lui aussi apprend. Le milieu Logo rappelle l'école de Samba sur certains points, et en diffère sur d'autres."

Comme l'école de Samba ressemble à l'école du carnaval de l'état de Morelos ! Comme on retombe encore sur la pédagogie ! La campagne, vu les différents types de travaux, a pu intégrer les immigrés

mais aussi les handicapés mentaux. Chacun y trouve sa tâche.

Zapata porteur de la culture millénaire des paysans du Morelos, voulait, par ce don d'une parcelle de terre à la chapelle, assurer le financement des cérémonies ou chacun donnait de la voix : « *Je chante pour qu'on m'entende non pour montrer ma belle voix. Pour qu'on entende ma plainte dans mon pays et ailleurs.* »

Ce simple geste montre plus que tout, combien il a su être POLITIQUE ! Que des religieux aient été aux côtés des paysans du Chiapas, le 1 Janvier 1994, apparaît bien comme une tradition ! Déjà du temps de Zapata un des dirigeants était le catholique Diaz Soto y Gama et la plupart des combattants portaient des images de la Vierge de Guadalupe, une indienne à ne pas confondre avec la Vierge "blanche".

Ce détour touristique si beau mériterait tant d'attentions et tant de souvenirs ! La pyramide de Teopanzolco pour l'ancienne histoire ! Les autres guérillas récentes pour l'histoire vivante comme celle de 1974 quand 50 avions et 20 hélicoptères matèrent une révolte dans le Guerrero, état proche du Morelos ! Mais il lui faut revenir en France où, pas plus qu'au Mexique, ***Le Bastard Cohérent*** ne retrouvera sa vie.

35 – Cinquième bilan

Tornam a mon trabalh dins... la libertat, como disia mon pair.
André Dexet

Créer les personnages, régler la question de la propriété dans cette histoire pharaonique, peser sur les prix, effacer le temps, enterrer les luttes, en ce cinquième bilan, le jour de ce 1^{er} février 2015, sur la merveilleuse place de Cuernavaca, au Mexique, avec Hernan Cortès, figé sur sa statue équestre, ils se retrouvent pour un cinquième bilan.

Dieu— citoyen dirige les travaux de ce colloque qui, pour des raisons pédagogiques, lie le ciel (dieu) et la terre (le citoyen). **Le Bastard** et **L'Exilé** grâce à la résistance paysanne qui fait que le temps n'a pas eu de prise sur eux peuvent chanter sans honte les louanges des luttes paysannes tout en doutant que **Les Bucoliques** ne vont pas hésiter à les ridiculiser. Mais nous verrons bien qui gagnera à la fin !

Secoué par son voyage au Mexique et plus exactement dans l'Etat de Morelos, indépendant de son puissant voisin, l'état de Mexico, seulement en 1869, **Le Bastard Cohérent**, sentant sa fin venir, veut rédiger ce bilan :

— Ma nouvelle peinture, n'a rien avoir avec la nouvelle cuisine que je n'aime guère. Elle se base sur cette observation de bon sens : "d'avoir dénoncé la logique industrielle ne m'épargne pas de la différencier de la logique capitaliste". Est— ce que Dieu Citoyen, en jouant la carte de l'élimination des paysans, joue celle du pouvoir capitaliste ? Il faut éclairer de telles questions pour que le livre ne passe pas à côté de son objet : dessiner un futur démocratique. La Guerre de Sécession (1861—1865) fut aux USA l'affrontement typique entre LA logique industrielle et UNE logique paysanne. On ne peut pas dire pour autant que les progressistes furent tous du côté "industriel" (le Nord) et les réactionnaires du côté "paysan" (le Sud). On ne peut pas dire que le seul objet de la lutte consistait à libérer des esclaves et qu'en conséquence, il n'y aurait eu qu'une guerre pour la liberté. Parmi toutes les contradictions (d'âge, de sexe, de fonctions ...) la logique capitaliste met en avant celle qui oppose le capital et le travail, utilisant à ses fins la logique industrielle qui n'avait pas inévitablement besoin du vecteur capitaliste pour l'emporter. L'Industrie aurait pu jouer un rôle non capitaliste si ouvriers et paysans n'avaient pas été poussés, séparément, vers des impasses. La réalité de la logique capitaliste a fait que le Grand Combat n'a pas été entre "le peuple" et "le pouvoir industriel" mais au sein de l'industrie, entre "les ouvriers" et le "pouvoir industriel". La meilleure preuve se trouve dans le marxisme où toute logique industrielle a été réduite à sa dimension capitaliste, la seule jugée positive pour aller ensuite vers le socialisme, étape future déjà programmée dans la dite logique capitaliste. En fait, nous savons aujourd'hui que la logique industrielle sous contrôle capitaliste a surtout programmé ... le dépérissement du prolétariat ! Comment se fait— il qu'ils soient si rares ceux qui devraient plaindre les capitalistes qui, petit à petit, dominent une industrie déclinante ? La logique capitaliste peut se passer demain de la logique industrielle.

La réflexion du **Bastard Cohérent** sur "la logique industrielle", ne vise en aucun cas à masquer la puissance du capitalisme, comme le reproche lui en sera fait. Sauf que la puissance du capitalisme ne tient pas seulement à "la logique industrielle". Celle— ci est la même au Chili, en Inde ou aux USA et en France. A— t— on pour autant les mêmes capitalismes ? Au bout d'un moment le terme "capitalisme" a permis d'empêcher de penser, ce en quoi, le capitalisme n'en était pas un. La France,

un pays capitaliste grâce à quoi ? Par victoire politique du radicalisme ? Par victoire sociale sur la paysannerie ? Par victoire culturelle du rationalisme des lumières ? Marx, en faisant de l'Angleterre, le modèle de sa découverte, a pu discerner la tendance lourde d'une évolution sociale. Il ne fallait pas lui en faire dire plus. Pouvait-il prédire les affreuses guerres européennes ? Encore une phrase-clé ne lui appartenant pas, qui sera servie à toutes les sauces : "le capitalisme porte la guerre comme la nuée porte l'orage" D'une part le socialisme porta la guerre jusqu'entre pays socialistes (Chine—Vietnam ; URSS—Tchécoslovaquie, URR—Chine) et d'autre part le capitalisme a besoin de stabilité pour faire des affaires (argument utilisé pour expliquer ses fréquentes préférences pour les dictatures africaines).

La puissance des USA ne tient pas seulement à son système économique mais aussi au système politique dont il faut reconnaître la permanence malgré quelques secousses. Ce système politique serait-il l'inévitable habillage du système économique ? Pas plus que la "logique industrielle" ne se réduit à la "logique capitaliste", cette dernière ne doit se réduire à "la logique politique". La Constitution Américaine fut une réponse à la colonisation anglaise non la machine de guerre prévue pour conquérir le monde par "la loi du marché". On sous-estime dans le "logique capitaliste", sa capacité à admettre des "adversaires", en organisant la vie à leurs côtés, et à plier pour contourner des obstacles. Par rapport aux autres logiques (féodales, tribales, impériales), sa force civilisatrice tient à la valorisation de la souplesse, du débat, de l'expérimentation etc... Sa force destructrice (qui ne peut aller qu'avec) tient à cette souplesse, quand elle rend incapable de discerner l'homme sous l'animal, et à cette expérimentation, quand elle brouille le temps.

Anne—Olympe, un peu larguée par cette discussion tient à rappeler sa logique personnelle, la logique aristocratique, celle où les personnes ont de la tenue comme celle de sa tante Marion : « La diligente Marion étale avec ordre sur la table ronde cette foule d'ingrédients que notre sexe a inventé pour relever les grâces dont la nature libérale envers ma tante, l'eut dispensée. »

Que devient la coquetterie dans le capitalisme, elle se démocratise ? Comme tout, elle devient une chose parmi d'autres !

La révolte des Indiens du Chiapas a été fixée à une date symbolique le jour de l'entrée en vigueur d'un accord économique unissant le Canada, les USA et le Mexique. En revendiquant en même temps, droits économiques, pluripartisme et fin des trucages électoraux, était-elle anticapitaliste ? L'accord économique favorisera le Nord du Mexique, réactivant en la transformant l'opposition Zapata—Villa : Zapata, l'homme des paysans démocrates, face à Villa, le défenseur d'une alliance des paysans avec la bourgeoisie nordiste, aux yeux fixés sur les USA. Sans dessiner une structure donnant des droits égaux à toutes les forces sociales, le capitalisme n'élimine pas les diverses forces, sachant qu'il a besoin des secousses des minoritaires pour le stimuler. En jouant de l'injustice, en la déplaçant, il a trouvé des incitations à son développement (les dictatures éliminent ces mouches du coche). La disparition des paysans devient pour lui, la perte d'un des stimulants en question. Pourra-t-il s'en relever ? Pourront-ils s'en relever ceux qui, en quête d'une nouvelle structure plus démocratique doivent transformer le capitalisme en une structure juste même si inégale ?

En laissant ce bilan au Bastard Cohérent, Tommaso ne s'attendait à aucun remerciement. A chaque occasion, B.C. lui réitérera sa découverte, à savoir que la disparition des paysans ne se réduit pas à la disparition d'un "agent économique" (ce qui devient vrai, mais de manière moins marquante, de la disparition des cordonniers, des ouvriers etc.).

Il peut apporter deux témoignages nouveaux à son argumentation. L'ami Jacques Desmarais lui écrit : « Pendant toutes ces années en effet, l'été venu, j'ai tant bien que mal conservé l'habitude de faire un jardin à la campagne chez ma vieille mère. C'est plus fort que moi. Même si je suis loin, prisonnier de la ville et de ses secrets, que je ne peux raisonnablement pas entretenir, sarcler, désherber, arroser et que tout vire en grand foin, même si je ne récolte pas trois carottes tendres, je

fais mon jardin. Car jouer avec la terre pour s'en décrotter les ongles avec dignité... quel luxe ! Je préfère cela à la Floride. »

Si la campagne est plus que la campagne pour cet "Exilé" de Montréal, pensez pour un paysan du Limousin ! René Merle en a écouté quelques uns. Il rapporte les propos suivants d'André Dexet : "Tornam a mon trabalh dins ... la libertat como disia mon pair. Quand li torne pensar, au jour d'auèi, sei segur que mon gost de libertat, mon amor de la libertat, ma passion de la libertat, me ven de quela educacion naturala que m'a balhiat tot jounè lu trabalh a la terra." (Revenons à mon travail..., dans la liberté, comme disait mon père. Quand j'y repense aujourd'hui, sois sûr que mon goût pour la liberté, mon amour de la liberté, ma passion pour la liberté me vient de cette éducation naturelle que, tout jeune, le travail de la terre m'a donné.). Peut— on être plus expressif ?

F - Le décès ?

« Il n'est pas rare que le passé prenne un bout de temps à se produire, et un temps bien plus long encore à se faire comprendre. » Ken Kesey

J'aime l'histoire parce que le passé est parfois devant nous, mais faudrait-il encore trouver des exemples pour donner chair à une telle affirmation. Les deux chemins, celui de la réalité et celui de la conscience que l'on en a, ont chacun leur logique.

A l'échelle modeste de ma vie, je pense aux pêches « américaines » que mon père s'est mis à cultiver quand j'entrais au CP. Ce communiste affiché et donc quelque peu anti—américain, pourquoi abandonner les pêches françaises ? Si j'avais été en âge de comprendre, il m'aurait sans doute expliqué que les pêches jaunes sont plus belles, plus présentables. La question pouvait, tout autant, être celle d'acheteurs découvrant avec grand intérêt l'invasion des pêches jaunes sur les étalages. Pour le producteur, les raisons de cette évolution étaient forcément économiques. J'ai donc vu, les voisins planter les mêmes pêchers, le marché gare de Montauban préparer des trains entiers pour l'Allemagne avec ce fruit très demandé.

Par la suite, vivant aux USA pendant deux ans, j'ai eu la surprise d'y voir peu de pêches « américaines » mais plutôt des nectarines qui ensuite s'installeront aussi en France. J'ai même fini par croire qu'en fait la J-H Halle¹ [1] n'était autre qu'une pêche française baptisée d'un nom anglo-saxon pour lui donner de l'importance.

Puis, à l'aube des années 90, en travaillant sur les questions agricoles, j'ai fini par comprendre, après lecture d'une page de dictionnaire à la rubrique des pêches traditionnelles. Par rapport à celles de France, les pêches jaunes ont deux qualités économiques : l'arbre est nettement plus productif et le fruit plus apte à voyager. L'augmentation de la productivité tient aussi à un travail plus intense pour tailler, éclaircir, arroser etc.

De ce constat, l'historien devine que ce passé dont il prend conscience — l'implantation des pêches jaunes — est en train de se poursuivre jusqu'à marginaliser... la dite pêche ! En effet, à partir du moment où la qualité du fruit c'est la productivité et la capacité à parcourir des kilomètres, alors il suffit de trouver un arbre encore plus productif et un fruit plus résistant au temps qui passe et, après la pêche blanche, la pêche jaune passe aussi à l'as² ! Ce fruit, vous le connaissez, il a aussi un nom américain : GOLDEN. D'autres pommes compléteront la panoplie. J'en ai vu, trônant sur des étalages, dans des marchés latino— américains regorgeant de fruits autochtones, où elles jouent le rôle de produit de luxe ! J'aime l'Amérique latine pour la vie intense de ses marchés populaires. Loin de cette promiscuité, le Mac Do, Pizza Ut et la pomme rouge sous plastique, sont des signes extérieurs de richesse pour ceux qui y accèdent !

¹ Red Haven, Dixired étaient les autres noms magiques, J-H Halle signifiant l'approche de la rentrée des classes. Il existe encore des dizaines de variétés.

² Ce n'est pas tout à fait vrai car la Chine, pays d'où le pêcher est originaire, a fortement développé sa production mais pas pour le plaisir de nos palais.

Parce que dans le mouvement de l'histoire chaque action entraîne une réaction, la marginalisation de la pêche jaune ne pouvait que permettre le retour de la pêche blanche pour sa qualité gustative, une pêche blanche incapable d'envahir le marché mondial, mais jouant son rôle dans la consommation de proximité. J'achète donc chez un voisin des pêches plates dont mon enfance n'avait pas connaissance !

Tous les inventeurs et artistes des siècles passés peuvent-ils imaginer l'avenir de leurs créations qui continuent d'avoir un futur, la plus spectaculaire étant l'invention de l'électricité. Mais l'écriture des *Misérables* produit tout autant qu'hier, ses effets aujourd'hui, en des contrées qu'Hugo n'avait peut-être même pas en tête.

L'historien n'a ni à réécrire le passé ni à deviner le futur. Il peut juste se livrer à des projections hypothétiques sachant que la réalité reste plus forte que la conscience que l'on peut en avoir. Qui, en mai 1968 aurait pu imaginer les effets du P.C., je veux dire le *Personnal Computer*, que j'utilise depuis 1984 pour parler aux autres ? J'aime aussi l'histoire avec ses limites... qui parfois laissent des regrets car on aurait aimé en savoir plus... avant... de vivre ce qu'on a vécu !

La description des pêches du passé qui n'a fait comprendre les pêches du présent !

Une définition extraite de *l'Agronome*, dictionnaire portatif de Desmours de 1760
PECHES (les) Sont le fruit le plus délicieux à manger crud. Il y a un grand nombre d'espèces de Pêches : voici les noms des plus connues, avec leurs différentes qualités.

1°.L'Avant— Pêche : elle est petite, elle a l'eau sucrée et musquée.

2°.La Pêche de Troyes elle est grosse, rouge et ronde, d'un goût relevé mûrit au mois d'août.

3°.L'Alberge : peu grosse, la chair jaune.

4°.La Vineuse : grosse et ronde, d'un rouge brun foncé, d'un goût fin et délicieux ; on la mange à la mi— septembre.

5°. La Mignone : fort belle en couleur a la chair fine et fondante, l'eau sucrée, le noyau petit, mûrit à la mi— août.

6°.La Madeleine : grosse, ronde, rouge du côté soleil, blanche de l'autre ; a la chair fine, l'eau sucrée, le goût relevé, le noyau petit, sans aucun rouge, mûrit à la mi— août.

7°.La Pêche chevreuse ; grosse, d'un coloris rouge a la chair fine et sucrée la figure un peu longue mûrit au mois d'août.

8°.La Royale, un peu grosse, plus tardive ; mûrit en Octobre.

9°. La Bourdine assez grosse, d'un rouge obscur ; est mûre en Septembre.

10°.La Violette hâtive, petite; sa chair parfumées, son eau vineuse : elle est fort estimée bonne à la mi— septembre.

11°.La Chancellière plus longue que ronde, d'un beau rouge la peau fine, l'eau sucrée.

12°.La Pêche admirable : grosse et ronde, l'eau sucrée, d'un beau coloris, le goût vineux ; sa chair fine et fondante, le noyau petit ; mûrit au commencement de Septembre.

13°.Le Pavis Blanc : ressemble à la Madeleine blanche, mais sa chair est ferme, tient au noyau, d'un fort bon goût mûrit à la fin Août.

14°.Le Pavis rouge de Pomponne : fort grosse, d'un beau coloris, ronde, d'un rouge

incarnat ; le goût musqué, l'eau sucrée au commencement d'octobre.

15°.Le Brugnion violet : il est lisse ; sa chair ni tendre, ni dure il est fort bon quand il est un peu ridé : à la fin Septembre.

Il y a encore la **Pêche Nivette**, ou veloutée, d'une belle grosseur, une des meilleures Pêches ; **la Pêche persique**, qui est d'un goût merveilleux ; **la Bellegarde** ; **la Violette tardive** ; **l'Abricoté** ; **la Pêche de Pau**. Toutes ces pêches se mangent à la fin Septembre ou au début d'Octobre. Une bonne pêche doit avoir la chair un peu ferme et cependant fine, ce qui paraît quand on ôte la peau ; elle doit être fondante à la bouche : avoir une eau douce et sucrée, un goût vineux et musqué et le noyau petit.

36 – La Châtaigne

Comme le porc, la châtaigne contient une civilisation. Celle d'une écologie avant la lettre.

Comment entamer cette partie ? Par cette simple observation, propose *Le Gradé B.*, pris de remords : les paysans sont des familiers de la mort et possèdent même des tendances macabres. Comme celles des enfants qui se précipitent sur le jeune lézard pour le taquiner jusqu'à le tuer. Le paysan côtoie la mort pour le simple fait qu'il travaille sur du vivant (du règne végétal ou animal). Les métiers se répartissent en deux : ceux qui travaillent sur le vivant et ceux qui travaillent sur le non-vivant. Dans le premier cas l'enseignant rejoint le paysan et le pêcheur. Dans le second cas le mineur rejoint l'ingénieur et le maçon

Comment entamer cette partie ? Par cette simple observation propose *Le Bucolique Casanier*, pris de remords : les paysans sont des familiers de la vie et possèdent même des tendances épicuriennes. Comme celles des enfants qui se précipitent sur les glaces au moment du dessert. Le paysan côtoie la vie pour le simple fait qu'il travaille sur du vivant (du règne végétal ou animal). Les métiers se répartissent en deux : les amoureux du vivant et les familiers de la pierre. Dans le premier cas l'enseignant heureux rejoint le paysan et le pêcheur. Dans le second cas le casseur de pierres rejoint le sculpteur et le maçon.

Mentalement, *Le Bastard Généreux* pense à une autre approche : le paysan côtoyant la vie non moins que la mort admet que l'écoulement des jours ne peut raisonnablement se réduire à une succession de bonheurs. Au contraire le bonheur consiste à discerner les bons jours des mauvais. Pour aider Tommaso, *Le Gradé A.* évoque la mort d'un produit comme symbole de la mort des paysans. Sur quelques numéros du *Tarn et Garonne agricole* des années 1960, on y présente les fraises, les asperges, les artichauts, le chasselas, le colza, les pommes, les poires, les peupliers, le tabac, le poireau, les pêches, les prunes, les tomates, la blonde d'aquitaine, l'ail, les oies, les luzernes, les moutons, le blé etc. mais rien sur la châtaigne. L'indice ne peut le tromper. La mort de ce fruit (un fruit ? vraiment ?) dans les préoccupations officielles de l'agriculture bien pensée, symbolise clairement le décès de l'agriculture, ce décès qui marque la victoire incontestable du Dieu Citoyen.

Mentalement, *L'Exilé Rageur* pense au grand marché de la châtaigne qu'il a connu, et à écouter *Le Bucolique* et *Le Gradé*, il en perdrait le souvenir. Pourtant, au début du siècle, des tonnes de châtaignes partaient bien de Laguépie pour Paris, par trains entiers ! Ce n'était pas un mirage puisqu'existe encore une voie ferrée à Laguépie. Rassuré par un passage à Paris où il vit le témoignage des anciens vendeurs de châtaignes, il raconte cette rencontre.

Le 10 Avril 1994, vers 10 h, un dimanche sans soleil sur les quais de la Seine, face au Louvre, à côté du Pont des Arts, un vieux monsieur installait son instrument de chauffage pour proposer, contre 10 F, quelques châtaignes chaudes. Doté d'un vélo pour tirer son attirail et d'une casquette pour accomplir son travail, l'homme portait sur lui l'histoire perdue des vendeurs de châtaignes et *L'Exilé* aurait bien voulu lui demander si son père, son arrière-grand-père et d'autres avant lui, avaient fait la même besogne. Il s'approcha mais une odeur s'échappant du fourneau l'arrêta net : une odeur de cheminée de campagne qui le saisit comme jamais. Là, dans Paris, dans ce Paris perdu des années 1994, un homme témoignait encore de l'archaïsme. Quel monument lui dédiera-t-on ? La châtaigne ne se réduisant pas à sa valeur nutritive, son vendeur était un philosophe ! Comme le porc, l'objet de sa vente contenait une civilisation, une écologie avant la lettre.

Pendant ce temps, tout en regrettant de n'avoir mentionné, dans son récit du voyage pyrénéen, que l'existence de l'arbre le plus inutile, le saule, Anne-Olympe cherche les restes des châtaigneraies perdues et de l'hiver apprivoisé. En TetG, vers 1945, seules 2000 hectares de châtaigniers persistaient, superficie équivalente aux peupliers. Ah ! le peuplier ! Voilà un arbre subventionné au moins !

Dans *le Tarn et Garonne agricole*, malgré l'absence des châtaignes, **Le Gradé A.** constate qu'on laisse la parole au bucolique de service dans son patois inimitable : "Moun plazer lou mai grand es d'ana pel campèstre e de sèrca lou soulel ou quauque coufin amic per m'assieta."

Pourquoi cet homme aime les promenades à la campagne plus que le café ou autres réjouissances citadines ? « Dins lou bruch, lou rambal, lou boulegadis de cado jour, quantis de cops ai embyat la vido des oms del campèstre ! »

Parce qu'en effet, le campèstre c'est le silence. Le rambal, ce mot qui dit plus que le bruit, serait l'adversaire de l'homme. Le même Bucolique connaît « la prudensio que demoro al fonds de l'amo paizano ». Mais en attendant, rien à faire, pas l'ombre d'une châtaigne dans ce journal, pas l'ombre d'une promenade dans le silence d'une forêt où craquent les châtaignes mûres qui éclatent. Le journal *La Voix Rurale* n'aura, lui non plus, rien à dire. Juste une fois on rappellera le rôle important du nettoyage des châtaigneraies. Un mode de vie rendait l'âme, la prudence de l'âme paysanne n'ayant pas suffi pour lui donner droit de survivre.

Le Bucolique prétend qu'il trouve toujours des châtaignes et même des bonnes et, à défaut de feuilleter des revues inutiles, il passe quelques soirées d'hiver à s'en faire griller. Que son ami **le Gradé** n'étudie que les productions phares ne l'empêche pas de goûter aux plaisirs des autres produits ! Si les paysans le voulaient, ils pourraient se lancer sérieusement dans la production de noix, de noisettes ou d'amandes (l'importation de ces produits coûte à la France un milliard de francs par an vers 1990). Mais voilà, le noyer n'était planté que pour la consommation personnelle et comme le paysan en reste à la pensée d'autrefois, la France est déficitaire !

Heureusement du côté de la Lomagne des paysans audacieux deviennent les rois des noisettes !

Pour que chacun comprenne cette passion du **Bucolique** et les raisons du rêve de **L'Exilé Consentant** voici quelques effets de la châtaigne. Elle disait une civilisation : les feuilles des branches élaguées pour nourrir le bétail, le bois pour faire des manches ou autres objets ou outils (les fourches), d'autres pour alimenter le feu de la cheminée mais aussi pour faire des meubles, et enfin la châtaigne, pour l'alimentation de tous (sans compter l'éventuel surplus en champignons). Il fallait évidemment la récolter et savoir la conserver. Si à Paris elles se vendaient grillées, elles pouvaient aussi se faire bouillir. L'entretien de la châtaigneraie a été un travail important du paysan, entretien qui variait suivant la destination de la plantation. En quoi cet arbre donna aux Cévennes son originalité régionale (c'est-à-dire sociale, politique, religieuse, économique...).

Dans **Jacquou le Croquant**, Eugène Le Roy évoque le repas de famille :

"C'est bon, les châtaignes blanchies lorsqu'elles sont vertes ; lorsqu'elles ont passé par le séchoir, ça n'est plus la même chose. Mais quoi ! il faut bien les manger sèches puisqu'on ne peut pas les garder toutes vertes."

La châtaigne imposait une conséquence architecturale avec la présence du "sécadou". Chez les plus riches, ces châtaignes sèches servaient de nourriture pour les animaux, ce que fait la famille de Jacquou uniquement avec celles qui sont gâtées.

Pourquoi **L'Exilé Rageur** tenait-il à son rêve ? Il rappelle que les effets de la châtaigne peuvent se comparer à ceux de la figue : elle aussi est une civilisation que Mohamed S. Ziad évoque par un aspect : "*La figue, ce fruit du pauvre et que la génétique reconnaît comme étant le fruit le plus riche fut jusqu'à la veille de Novembre 1954 la première richesse de Kabylie.*"

Une révolte politique tuant une richesse agricole ! Tout se tient sur les fils de l'indécision !

Pour que personne ne l'oublie, le narrateur fait observer que l'absent de ce chapitre, **Le Bastard Cohérent**, a choisi de se taire définitivement. Il le fit en pensant au pauvre Martin de la chanson de Georges Brassens revue en occitan par le brave Marti (Claude de son prénom). « *Paure Marti paure misèria / Cava la tèrra, cava lo temps* », chanson que l'on pourrait croire fataliste quand on oublie cette dimension : "cava lo temps" c'est-à-dire "creuse le temps". Ce pauvre paysan réduit à creuser sa propre tombe porte en même temps une grande richesse : il sait que sa vie appartient au TEMPS général, au temps de l'histoire. Du moins, il savait ... **Le Bastard Cohérent** a mis fin à sa vie quand il a admis que le paysan d'aujourd'hui peut creuser la terre sans creuser le temps ! Son travail devenu plus facile, plus agréable, se fait sans une chanson à la bouche, mais chanson qui court plutôt sur la radio de son tracteur à cabine insonorisée... Pourquoi a-t-il fallu qu'une belle victoire technique entraîne une défaite culturelle ? Dans sa chanson, Brassens a su dire la dignité humaine là où personne ne savait la voir. Où l'aurait-il cherchée en 1994 ? Dans le morceau de musique de Richard Galliano qui s'appelle *viaggio*.

37 – La pêche

Caro vecchio Tommaso, capace di insegnarci ancora che cosa è il nuovo.
Umberto Eco, 6 Maggio 94

La May-Flower débarqua sans doute en 1945. La belle pêche américaine, à la peau jaune, juteuse à souhait, grosse et délicate, avantageuse à tout point de vue, la belle "américaine" écartait la pauvre française, à la peau blanche, petite et aux tristes couleurs... Des noms à faire rêver prouvant que les paysans vécurent les premiers avec l'anglo-américain !

La May-flower, le nom lui-même sent l'idéal. Faut-il compléter la liste ? Inutile, car la liste, par nature, a des proportions gigantesques. Quand le nouveau devient une religion, pas plutôt installée, une variété devient dépassée !

Avec la deuxième guerre mondiale marquant le décès définitif du paysan français, Tommaso avait tenté le grand saut : dans le monde connu comme traditionnel, il a déclaré que la religion moderne serait celle du NOUVEAU en tout genre. Hommes politiques soyez nouveaux ! Comme si un visage neuf ne pouvait cacher les pires habitudes du passé ! En fait de Nouveau, Tommaso sanctifia l'enveloppe sur le contenu ce qui n'était pourtant pas dans son genre. Sauf coïncidence, ce Tommaso reste loin de celui évoqué dans sa fameuse *Bustina di Minerva* du 6 mai 1994 par Umberto Eco qui a tenu à rappeler qu'à sept siècles de distance, ce philosophe, Tommaso, enseigne encore un "nouveau ancien".

La May-Flower donne le top-départ du "nouveau nouveau". Quel départ ? Un départ pour mieux fuir, fuir à grandes enjambées, un monde d'avant, un monde de l'archaïque, le monde des grands-pères, un monde qui, tout compte fait, avait conduit à la boucherie de la deuxième guerre mondiale. Quel autre départ ? Un départ vers les lendemains qui chantent, même si le temps de chanter, il fallait le perdre ! Qui, à l'époque, a proposé d'appeler cette pêche : la fleur de mai ? Bof tant que la langue française conservait sa Grandeur dans les dîners en ville, personne ne se souciait de cette anglomanie... Et puis les paysans, ils n'avaient qu'à le parler le français, eux qui partout s'acharnaient à parler patois !

La mort du patois, indice de la mort des paysans, sera suivie en ses moindres soubresauts par Dieu-Citoyen, comme le navigateur suit le phare du port dans la nuit.

La May-Flower débarqua sans doute en premier chez le Bucolique Gradué, l'obligeant à un détour vers les USA. Dans ce pays aussi, le tournant de 1945 aura des répercussions considérables, d'autant plus considérables qu'elles seront imposées au monde entier. Nature de ce tournant ? Les graves problèmes de pollution. Les raisons ?

« L'agriculture peut nous fournir un excellent point de départ pour cet examen. La culture des terres demeure, parmi les activités humaines qui visent un but déterminé, remarquablement proche des conditions naturelles. Avant qu'elle ne fut transformée par la technologie moderne, la ferme paysanne représentait tout au plus un lieu où se déroulaient diverses activités biologiques qui étaient mises au service des besoins primaires de l'homme : la croissance des plantes dans le sol et la nourriture des animaux, assurée par le produit des récoltes. Plantes et animaux se nourrissaient, croissaient, se reproduisaient, en faisant appel à des moyens auxquels la nature avait depuis longtemps pourvu. Leurs rapports d'interdépendance vitale étaient également naturels. Les cycles

écologiques se trouvent là dans une situation équilibrée ... Dans la période de l'après-guerre, on eut très largement recours aux ressources d'une nouvelle technologie agraire. Ces nouvelles techniques de culture connurent un tel succès, selon les normes du profit économique que procurent d'abondantes récoltes, qu'elles ont donné naissance à des formes, désormais consacrées, d'exploitation agricole, si éloignées des anciens modes de planification paysanne que l'on a pu, à juste titre, leur appliquer la dénomination de « culture industrielle ». »

Barry Commoner a démontré minutieusement que cette fracture n'a pas pour raison le souci d'augmenter la production en fonction de l'augmentation de population, ni le souci d'user des nouveaux moyens techniques. De 1946 à 1966 l'Etasunien boit la même quantité de bière (environ 136 litres par personne) et consomme la même quantité de nourriture. La production par rapport à la population n'augmente d'ailleurs que très peu. La nocivité du "modernisme" tient à un fait plus simple : alors que les nouvelles techniques brisent le cycle écologique naturel, personne n'a étudié la manière de les user sans risquer une contrepartie néfaste pour la société toute entière.

« Les denrées alimentaires seront ainsi récoltées sur des surfaces moindres avec une utilisation fortement accrue d'engrais et de divers pesticides. »

Tel est le schéma de la May-Flower, schéma qu'applique **Le Gradé B.** pour assurer la fin des paysans : produire plus sur moins de terre. Augmenter le rendement par des pesticides, des engrais, l'irrigation et un travail de tous les instants ! Gérard Tartanac tenta des cultures sans irrigation (l'ail) et savait qu'apporter de la formation aux pays du Tiers Monde servait mieux leurs intérêts, que d'y déverser des produits tout prêts. Tout le monde ne pouvait cependant faire comme lui.

La pêche de vigne disqualifiée sur tous les plans signe mieux que la châtaigne la fin des paysans ! Des zones entières du Tarn et Garonne tombent sous les 10 habitants au km² au moment même où la société fait des progrès ! Autour des années 1850 le département comptait 200.000 habitants avec un chef-lieu à 30.000 et tout en retrouvant le même nombre d'habitants à la fin du XX^{ème} siècle (pendant que la France a doublé) les quatre villes les plus importantes concentrent la moitié du total. En 1872 Caylus avait plus d'habitants que Caussade mais se trouve maintenant disqualifiée par rapport à sa voisine. Les chiffres sont souvent trompeurs pourtant il faut en livrer quelques uns ici. Le recensement de 1872 indique 100 116 habitants ce qui semble inférieur à la réalité (les enfants semblent exclus). Dans l'agriculture on trouve 61 645 individus (soit plus de 50%) qui se répartissent ainsi : 31 051 hommes et 30 594 femmes. Chaque homme pouvait espérer se marier à la terre comme son père s'était marié à la terre. Et le même équilibre se retrouve chez les domestiques 1690 hommes pour 1227 femmes. Les propriétaires forment 16000 personnes alors que les métayers arrivent seulement à 2400 personnes (les fermiers sont encore plus marginaux : 400 personnes). L'enquête alla jusqu'à noter la présence de 8 bûcherons et 477 jardiniers, maraîchers pépiniéristes ou fleuristes.

Le Gradé B. constate qu'en 1972 on retrouve encore 60 000 personnes dans l'agriculture mais sur un total de 180 000 habitants. De plus parmi les 60 000, 26 000 sont des inactifs (12 000 enfants) et beaucoup sont comptés actifs même s'ils ont plus de 65 ans. Parmi les 34 000 actifs, seulement 13 000 le sont à temps complet ce qui correspond sans doute aux 14000 chefs d'exploitation qui sont donnés par ailleurs. En 1979 on passe à 12 000 exploitations et vu l'âge des propriétaires, la tendance va faire passer ce chiffre rapidement en dessous des 10 000. La disparition des paysans reste donc une tendance sans avoir pu être totalement une réalité dans le TetG !

Nationalement précise *Le Gradé*, la part de la population agricole active est passée depuis longtemps sous le chiffre de 10% pour se rapprocher des chiffres des USA où, l'exode, bien qu'ancien, n'en continue pas moins (30% de baisse de 1960 à 1967).

Les moyens de communication actuels devraient assurer une utilisation plus équilibrée du territoire or il n'en est rien car seule l'agriculture le permettait. L'industrie se concentre et concentre l'activité humaine dans des zones privilégiées (vallées) et tue le reste.

Fallait-il refuser la May-Flower ? Pas du tout, il fallait simplement tenir compte, tant qu'il était temps, des effets pervers immanquables qu'allaient avoir une telle agriculture. Par exemple, il a fallu attendre le retour à la terre de quelques courageux après 1968 pour relancer l'élevage des chèvres. Pourquoi ne pas avoir soutenu plus tôt cette activité qui aurait été importante pour un canton comme Caylus ?

Plus on imite, plus on est civilisé, voila un vrai paradoxe.

Dans cette sixième partie, la discrétion du *Bastard* et de *l'Exilé* se justifie car la moindre réflexion de leur part se retournerait contre eux. Ils pourraient indiquer par exemple que la fin des paysans reste logiquement impossible puisque les humains auront besoin, aussi longtemps qu'ils vivront, de nourriture et donc de travailleurs pour la leur procurer. Ils connaissent déjà la réponse : produire du blé est devenu un acte industriel. Ils savent que si les paysans de 1990 n'ont rien à voir avec ceux de 1945, ceux de l'an 2010 n'auront rien à voir avec le présent et ne seront donc en aucun cas des paysans. Peut-être des biologistes !

Effrayé, *Le Bucolique Casanier* hésite à discuter des inventions de son sosie qui trafique les gènes sans gêne. Voici, pour expliciter cette peur, l'expérience d'un ami :

« Il vit en Hollande des progrès considérables dans le domaine génétique, des taureaux transgénétiques, une chose assez fantastique. Les semences ne sont plus produites par un tri tel qu'on faisait autrefois. Bientôt on va les multiplier par les cultures in vitro dans les laboratoires. Le problème qui se pose fondamentalement relève peut-être de l'écologie, mais c'est surtout un problème de démocratie. Aujourd'hui on est capable de partir d'un embryon de bovin pour en faire deux, et plus. Ce qu'on appelle le "clonage". On est capable de produire 5 à 6 animaux identiques. Que d'implications pour le futur ! On peut envisager la quasi disparition des agriculteurs. N'ergotons plus sur le bon vieux temps. Pour les pays du Tiers Monde, il faut les aider à acquérir surtout le dernier cri de ces nouvelles technologies. Faisons porter un bœuf charolais par une vache du Texas qui s'adapte aux conditions désertiques et voilà l'Afrique pourvue en viande. »

Puisque existent encore des hommes capables d'avancer des observations critiques sur cette dite bio-agriculture (à différencier de l'agriculture bio) le Bastard *Généreux* donne la parole au conseiller régional de la Sarthe, Michel Bertin :

"Le progrès génétique existe déjà en matière avicole. Il permet d'avoir des souches à haut développement pour les canards et les poulets. Mais, en même temps on a constaté que l'amélioration sur certains facteurs de la production de viande était accompagnée d'une agressivité beaucoup plus grande des animaux. On est obligé avant les 4, 8 premiers jours du canard et du poulet de leur couper les becs et ongles et de les soigner hebdomadairement par des traitements qui calment leur agressivité ! Est-ce cela le progrès ? Je n'en sais rien."

C'est dans cette ambiance de la Sarthe, contre le seigneur local François Fillon, qu'a grandi Stéphane Le Foll avec sa double carrière : professionnelle et politique. Petit-fils d'agriculteur, fils d'instituteur, né le 3 février 1960 au Mans, c'est par le lycée agricole qu'il rassemble les deux cultures familiales. D'un BTS à une poursuite universitaire des études, il arrive à un DEA d'économie et ensuite se spécialise encore au Conservatoire national des arts et métiers. Tout le destine à l'enseignement dans un Lycée agricole devenant ensuite chargé de Cours à l'université de Nantes. Comme il se marie entre temps avec une institutrice (artiste-peintre aussi) il prouve sa fidélité culturelle à son univers enfantin. Son père a-t-il été aussi engagé politique ?

Stéphane Le Foll est élu conseiller municipal de Longnes de 1983 à 1995, puis conseiller municipal du Mans et vice-président de la communauté urbaine Le Mans Métropole, responsable à l'eau et à l'assainissement, puis aux finances, à partir de 2001. Dès juin 1997, il est brièvement conseiller

technique auprès du ministre de l'Agriculture, Louis Le Pensec. Très tôt, proche de François Hollande, il devient directeur de son cabinet, lors des années de ce dernier à la tête du Parti Socialiste, de septembre 1997 à novembre 2008.

Élu député européen dans la circonscription Ouest, le 13 juin 2004, il entre à la Commission de l'agriculture et du développement rural. Toujours l'agriculture ! Action qui le conduit, en 2006, à créer avec Edgard Pisani (une figure de l'agriculture intelligente) et d'autres chercheurs, le groupe Saint Germain, pour réfléchir sur les politiques alimentaires et agricoles. Avec la victoire de François Hollande il entre en juillet 2012 au gouvernement comme durable ministre de l'agriculture.

En pensant à l'observation de Bertin, *Le Bucolique Casanier* comprend alors pourquoi certaines vaches en stabulation libre ont les cornes coupées. Si *L'Exilé* en avait le courage, il rapprocherait cette coupe de becs et d'ongles, de la mort des paysans qui vise à faire disparaître ceux qui se battaient bec et ongles pour leur métier. Il la rapprocherait de l'eugénisme (science ayant pour objet les conditions d'amélioration physique de l'espèce humaine) et du combat que Patrick Tort a entrepris contre cette perverse vision de l'homme. Mais l'Exilé préfère se taire.

Patrick Tort par contre, rappelle, pour le combattre, l'axe logique unique de tous les tristes eugénismes modernes :

1— Dans la société moderne trop protectrice, la sélection naturelle ne joue plus son rôle en éliminant les "inaptes", et permet aux individus "inférieurs" de se reproduire massivement.

2 — Il faut donc recourir à la sélection artificielle pour rétablir la qualité biologique, ainsi menacée, du groupe social."

Parfois on invoque Darwin pour justifier cette logique or le savant n'a accepté le principe de la sélection que pour les animaux d'élevage et les plantes cultivées. Pour les hommes, la sauvegarde et la réhabilitation des faibles, expriment la part la plus noble de la nature humaine, tandis que celui qui élimine les fous, les vieux, les juifs ou les gitans régresse lui-même vers une condition inférieure qui l'exclut de la civilisation. L'action visant à empêcher tout glissement mécanique du domaine "naturel" au domaine "humain" devient plus importante que jamais. Et pour ce faire, Patrick Tort propose, sans le savoir, ce que les paysans faisaient sous forme de polyculture, l'interdisciplinarité, et ce qu'ils faisaient en copiant les voisins : l'imitation (Vincent Labeyrie qui par contre sait qu'il s'agit bien d'une méthode paysanne propose le proverbe : *ne pas mettre tous ses œufs dans le même panier*).

Concernant l'imitation comment, dans un monde où l'école lutte contre la tendance à copier, admettre le paradoxe suivant : plus on imite, plus on se civilise ? Plus on emprunte aux autres cultures, aux autres individus, plus on favorise le dialogue et plus on évite les exclusions. La liberté comme métissage ! Sauf qu'imiter les humains n'exclut ni d'en imiter les mauvais aspects, ni l'affrontement avec ceux qui refusent de se laisser copier. De plus, tout ne peut se métisser : l'eau et le feu par exemple.

Le "paysan" de Tommaso va donc devenir biologiste, industriel, physicien, géologue et espérons-le écologiste. Se sauverait-il par des productions destinées à l'industrie ? Par exemple le colza que l'on transformerait en carburant ? C'est possible promis ! Le passé eut aussi ses cultures industrielles : on faisait bien de la culture du ver à soie, ou du chanvre pour alimenter le textile. Jamais les paysans ne firent que de l'alimentaire. Et le bois pour la construction ! Et le cuir et la laine pour les vêtements ! Et la lavande pour le parfum ! Puisque le monde devient industriel avant tout, que l'agriculture se recycle !

Malheureusement les biocarburants actuels prouvent une fois encore les myopies du *Gradé B.* qui en supervise l'installation.

Dès 1995, la ville de Montauban pour jouer à la fois la carte "agricole" et la carte "écologiste" a posé sur les bus urbain qui roulent au diester, le panneau suivant : "je roule nature". Deux farces s'accumulent sur un tel panneau comme si le pétrole auquel se substitue le diester n'était pas un produit naturel ; comme si tout produit naturel était d'office le meilleur outil.

Si pour produire du diester il faut dépenser plus d'énergies que celle qu'on récupère en l'utilisant, où est le bénéfice ? doit se demander l'industriel.

Si on déplace les pollutions des villes (en effet le diester est moins polluant que le gaz oïl) vers les campagnes (produire du colza suppose une agriculture intensive) où est le bénéfice ? doit se demander le paysan.

Faut-il admirer le modèle hollandais où en ville on utilise le vélo et où en campagne on a un monde super pourri ?

S'il était franc, **le Gradé A.** pourrait nous faire un exposé sur la question où on joue avec le mot progrès. Comme hier, on s'évertue à appeler progrès les avantages exclusifs de quelques industriels au détriment d'une réflexion sur le sens social de ce progrès.

Maintenant que ça va très mal pour les paysans, **Le Bucolique Casanier** commence à se méfier des **Gradés** et étale sur la table tout le dossier de l'énergie. De 1950 à 1985 l'énergie utilisée pour produire une tonne de céréales a été presque multipliée par trois. Et il en va de même pour toutes les productions. Dans le contexte actuel la non-rentabilité économique de la production du diester apparaît évidente. A utiliser des combustibles d'origine végétale, il faut alors favoriser l'usage du bois de chauffage et non subventionner le colza des grands céréaliers (jamais on ne dira assez fortement comment les subventions de l'Europe s'inscrivent dans le paysage : entre 1979 et 1983 le Tournesol se mit à fleurir largement en TetG date du début de fortes subventions en la matière). Le Gradé répondra aussitôt au Bucolique que des raisons écologistes imposent la défense les forêts. Comme si tout usage du bois de chauffage devait entraîner une mise en cause des forêts dans une France bien dotée en la matière. C'est au tour du **Bucolique** à découvrir la capacité du **Gradé** à user à ses propres fins des arguments des adversaires. Car entre nous, les régions à colza ne sont pas celles en voie de désertification.

Si, par son fort coût, le diester nous invite à diminuer la consommation d'énergie alors aidons plutôt l'isolation des habitations déclare **Le Bucolique** décidément en verve et fortement opposé aux biocarburants. **Le Gradé** l'accuse alors de vouloir une campagne vide de paysans, pour son confort personnel de citadin-rural, or une campagne vide, même les touristes n'en veulent pas. Anne-Olympe déjà aux temps anciens de ses voyages ne disait-elle pas en s'appuyant sur l'Odyssee :

« Je me ressouvenais d'avoir lu dans l'Odyssee que le sage Ulysse étudiait en voyageant les mœurs des peuples chez qui il passait. Il examinait ce qu'il trouvait de remarquable sur son chemin, soit dans les lois des diverses des nations soit dans la solidité des édifices. »

39 — Le remembrement

La France n'a pas réussi à se souvenir.

La question du remembrement permet un retour sur la propriété. Et, ma foi, Tommaso espère bien prendre sa revanche. Au début des années 60, parmi les recettes pour sauver des éléments de l'agriculture française celle du remembrement eut son heure de gloire. Rien d'étonnant si en TetG, la commune de Verdun sur Garonne, municipalité communiste de la première heure qui le resta encore longtemps en cette fin de siècle essuya les plâtres: le remembrement engagé en 1952 s'acheva en 1959 et couvrit 678 hectares. On était progressiste ou on ne l'était pas A devoir supporter les petits propriétaires, le remembrement consista de la part de l'Etat, à aider les adeptes de la restructuration. Edgar Pisani, Gradé de circonstance, symbolisera cette orientation en redisant ce qu'ailleurs dans ce livre le socialiste Albert Cavaillé affirme :

« Nous n'avons pas le droit, au nom du respect monstrueux que nous vouons à tout ce qui est petit de maintenir en esclavage des familles dans des exploitations qui ne pourront jamais les nourrir. »

Il fallait donc revoir les structures et regrouper les terres. Le remembrement n'est pas seulement l'échange de terrains car il consiste aussi en travaux annexes au sujet des chemins et de l'assainissement. Le Bucolique Gradué sera mécontent d'un tel carnage et en fera porter la faute aux paysans performants assassins de haies et de paysages au nom d'une agriculture industrielle perverse. Aussi rien ne sera tenté pour accorder les besoins paysans et les principes d'une agriculture nouvelle respectueuse des effets naturels. Incontestablement, dans bien des campagnes le remembrement permettait de rationaliser le travail. Plutôt que de courir sur les routes, le paysan pouvait retrouver un territoire plus facilement gérable. Incontestablement la "rationalisation" devint vite malade et le remembrement peut servir d'exemple pour comprendre ce penchant français. Une telle opération ne pouvait se faire sans heurts (surtout entre paysans) et bien des audacieux ne furent pas remerciés par ceux— là même qui surent en profiter. Edgar Pisani en allant au charbon pour faire comprendre qu'il fallait changer de pratiques (ce tournant des années 62— 63 aboutissant à 1968) et pour relancer une machine nouvelle, se retrouva avec une mauvaise image. Comme la France en a l'habitude, d'une extrême elle passa dans l'autre et poussa parfois le remembrement plus loin qu'il n'aurait dû aller. Si le nombre de petites propriétés pouvait permettre à Pisani d'évoquer le respect idiot et même monstrueux de tout ce qui est petit, la tradition de Grandeur de la France (qui méprisait le petit) voulut modifier les structures en trop grand (en 1994, les Grands Projets s'appelleront le tunnel sous la Manche, le Train à Grande Vitesse, la Grande Arche, le Grand Louvre et la Grande Bibliothèque). Avec le remembrement, s'inventa la SAFER pivot de la vente et la redistribution des terres. Bref, le redécoupage de propriétés suscita tant de colères idiotes que Tommaso en rit encore.

Parmi les autres projets d'Edgar Pisani on peut compter la mythique industrie agro— alimentaire dont Le Bastard et L'Exilé savent pourquoi, en France, elle ne pouvait déboucher. Il vint à Auch dresser un tableau sans concession des problèmes auxquels se heurtait le développement économique dans le Sud— ouest : structures figées et difficultés pour trouver des interlocuteurs soucieux de jeter les bases d'un système agro— alimentaire. Il fallait créer des unités de production faisant appel à une technologie industrielle avancée et créer une chaîne allant des naisseurs et éleveurs familiaux jusqu'à l'engraissement industriel à l'image des "feets lots" californiens. Paroles, paroles ... preuve que les Gradés n'arrivent pas toujours à leur fin même avec l'appui du Dieu Citoyen

Edgar Pisani, tout en évoluant politiquement, resta fidèle à la recherche agricole. En 1994 il publie *Pour une agriculture marchande et ménagère* et anime le groupe de Seillac du nom d'un village du Loir et Cher où des personnes se réunissent pour penser le futur. Edgar Pisani reconnaît, peut-être plus que par le passé, l'existence d'au moins trois agricultures (ce point commence à faire consensus en France) : les fermes—entreprises (200 000), les fermes centrées sur les marchés spécifiques (150 000), les fermes destinées à disparaître (400 000).

Dans ce contexte Edgar Pisani admet que la fonction nourricière de l'agriculture étant assurée, il invite le monde agricole à changer sa philosophie et son discours aux yeux de l'opinion, sa noblesse est moins dans les silos bien pleins et dans les stocks de denrées disponibles que dans l'entretien des paysages, dans la vie même des campagnes que le tracteur a décimées. Le remembrement à l'envers ! Et dans les deux cas, on passe à côté de l'essentiel. Quel paysan voudra devenir "gardien de la nature" ? Il fut le gardien de ses vaches ou de ses moutons en un temps où il pouvait ainsi apprendre à chanter tout en capturant des oiseaux qu'il revendait. Et déjà on le méprisait. Que va-t-il se passer pour les futurs gardiens du cimetière campagnard ? Que penserait en 1994 Gérard Tartanac de cet Edgar étrange ? Les Bucoliques, puisqu'il s'agit encore d'eux, ne cessent de se masquer la réalité. Les Gradés firent de même et l'exemple de l'entrée de l'Espagne dans le Marché Commun va permettre au Gradé A., tout en éloignant le remembrement, d'évoquer encore le décès paysan.

Cet élargissement devait signer la fin des paysans du Sud—ouest (pour masquer cet aspect, les favorables à l'entrée de l'Espagne préférèrent invoquer les avantages démocratiques apportés au nouveau régime espagnol). André Soury, pour le PCF, vint à Moissac le 8 Octobre 1978 y dénoncer cet élargissement de l'Europe puis en septembre 1993, mentionnant les transformations profondes de l'agriculture devant quelques anciens membres du PCF, il ne répondit rien à celui qui fit observer qu'à partir de 1990 la France vendit plus à l'Espagne qu'elle ne lui acheta, y compris dans le domaine agricole. La destruction des produits espagnols en France n'empêcha pas celle des produits français en Espagne. Au total, le solde commercial agro—alimentaire est positif pour la France de près de 3 milliards de francs en 1992 grâce notamment aux céréales, au sucre, aux légumes, aux animaux vivants et aux desserts lactés. Le Gradé A. jubile : "Nous avons une fois de plus défendu ce qui pouvait l'être, c'est-à-dire fait disparaître des paysans tout en sauvant l'agriculture".

Même si des agriculteurs disparurent dans la tourmente, pourquoi les progressistes ne virent-ils pas l'aspect positif de l'élargissement ? Parce qu'aujourd'hui encore, les mêmes Gradés produisent les mêmes erreurs (triste imitation). Avec calme, L'Exilé Rageur demande :

"Pourquoi l'aspect positif global du bilan commercial agricole doit-il évincer toute réflexion sur ses tares ? Et si, une fois encore, l'argent allait seulement à l'argent ? C'est vrai, les adversaires de l'élargissement eurent le tort d'en globaliser les défauts, mais il est tout aussi vrai que, pour l'essentiel, les productions annoncées comme les plus en danger, furent les plus touchées. Dès 1989 les céréales ont un solde positif substantiel comme les domaines des viandes bovines, des produits laitiers, des semences et des oléagineux (sauf l'huile d'olive). En contre partie, l'excédent important en faveur des Espagnols ce sont les fruits, les légumes verts, les fleurs et les vins. Comme les horticulteurs espagnols représentent presque 30% des paysans, ce secteur en expansion continuera de concurrencer de plus en plus le même secteur français. Les surfaces en fraises ont presque doublées de 1975 à 1985, cependant la vente de fraises espagnoles en France peut se faire en dehors des mois de plus grandes productions dans notre pays. D'ailleurs les deux tiers des exportations horticoles espagnoles se font entre le 1er octobre et le 30 avril. Bref, laisser croire que l'élargissement contrairement aux prévisions des manifestants paysans de la fin des années 70 est tout bénéfique pour les paysans français, évite de poser la question suivante — qui en tire les bénéfices ?"

— Toute cette confusion, lâche tendrement *Le Bastard Généreux*, vient du mépris grandissant pour la production.

Comme le dit Henri Lefebvre : "*La consommation ne crée rien, même pas des rapports entre les consommateurs. Et elle n'est que dévorante. L'acte de consommer bien que pourvu de significations dans la société dite de consommation, est un acte solitaire.*"

Au sujet de ce philosophe, Jacques Desmarais eut le 19 Novembre 1987 ce mot charmant : « *J'ai repris avec beaucoup de joie la lecture du Charles Trenet de la philosophie française : Henri Lefebvre.* »

En attendant qu'une nouvelle philosophie du travail marque nos sociétés le *Bastard Cohérent* rappelle que l'été 1994 fut pour les paysans espagnols de Castille, de la Manche et de Murcia, celui de la guerre de l'eau.

Avec ce fruit, finies les soupes gothiques chères à Anne-Olympe.

Le passé s'appelle la châtaigne comme le futur (celui destiné à une fonction moderne) s'appelle, de manière un peu plus exotique, le kiwi. Voilà à quoi ont abouti les manœuvres des Gradés. Les amateurs de rugby savent depuis longtemps que les Kiwis viennent de Nouvelle— Zélande où ce nom désigne un oiseau. Les amateurs de régime amaigrissant savent surtout que les kiwis sont les premiers en vitamine C. Et ce fruit de l'actinidia va passer, suivant les principes évoqués depuis le début de ce livre, de produit de luxe à produit de masse. Au début des années 80 seules les hautes classes de la société (les Gradés) pouvaient s'acheter, un par un, le kiwi revigorant. En France, la consommation est passée de 10 grammes par personne en 1980, à 500 grammes en 1987. Anne— Olympe qui aurait été une des premières à user de ce fruit, observa les plantations du Tarn et Garonne et comprit vite que les prix allaient tomber à grande vitesse. Normal, les audacieux, ceux qui tentèrent les premiers cette nouvelle culture, furent récompensés les suiveurs, pour ne pas dire les copieurs (ou les imitateurs ?), ne méritant que les miettes. Ceci étant, si Le Bucolique Gradué a fini par faire son entrée dans le club des consommateurs de Kiwi, le Bucolique Casanier reste plus que réticent : il repousse cette affreuse balle mal poilue qui n'a même pas la couleur pour elle.

En 1994, les 2000 producteurs de kiwis français (sur environ 4000 hectares) se plaindront de l'importation chilienne de ce fruit qui, pesant sur les prix, rend la culture déficitaire de 3F par kilo. Même les Italiens, ayant dévalués leur lire, constituent une concurrence déloyale, comme si la lire avait été dévaluée de 70%, chiffre de la perte occasionnée par les chiliens. Les kiwiculteurs français seraient heureux s'ils étaient les seuls à produire ce fruit. Ils le vendraient au prix des premiers jours et alors, combien serait juteuse la vitamine C. En fait, la revendication du syndicat des Kiwiculteurs est moins radicale : ils demandent une limitation des importations de novembre à mai. Que les étrangers n'envoient leurs fruits qu'entre juin et novembre (au moment où on trouve la concurrence de tous les autres fruits européens) Ma foi, pense le Bastard voilà un compromis honnête ! Par contre quand le journaliste conclut ainsi : « *Le kiwi premier en vitamine C, est une mine de santé, pourquoi en déguster le consommateur ? La solution : choisir le kiwi français de qualité.* »

L'Exilé rechigne. Pourquoi les kiwis étrangers risquent— ils de déguster les français ?

Les consommateurs seraient— ils incapables de faire le bon choix ?

En cette fin d'histoire nous arrivons au nœud de la question : le consommateur.

Sa place provoque bien des équivoques.

Même si Barry Commoner a démontré depuis des années que la croissance démographique n'est pas à la base du productivisme agricole, on peut lire en Juin 1994 sous la plume de Jean— Paul Besset dans les Réalités de l'Ecologie : "*La croissance démographique (le nombre de bouche à nourrir) a doublé en moins de 50 ans et chaque année qui passe ajoute, près de 100 millions de personnes à la population mondiale, ce qui génère une nouvelle Chine tous les douze ans !) a créé le besoin d'une intensification massive des rendements agricoles et la lutte contre les parasites.* »

— Vouloir expliquer l'agriculture par la consommation est à la mode tranche le Bastard Généreux et si Besset dénonce avec raison les 40 000 morts paysannes annuelles causées à l'échelle de la planète par les pesticides, il se trompe de voie concernant le reste. La production des Kiwis va se faire en fonction des consommateurs, bien sûr, ces derniers ont un rôle, mais un rôle marginal concernant les

grandes orientations.

— L'augmentation de la production aurait pu se faire par l'augmentation du nombre de paysans reconnaît Le Bucolique Casanier. Ce n'est pas parce que René Dumont dénonce à tout bout de champ le danger démographique qu'il faut le caser partout. Les pays qui produisent le plus sont ceux qui se peuplent le moins !

— D'autres plus sournois, renchérit Le Bastard, sortent l'explication de la crise agricole par l'évolution du goût. Que faire si les consommateurs n'aiment plus la châtaigne mais préfèrent le kiwi ? Comme si les goûts n'étaient pas conditionnés par autre chose que le goût ! Dans une société où il faut faire vite, la banane qui se pèle en une seconde a plus d'avenir que la pêche qui se pèle mal et qui de plus reste fragile au niveau du transport. La nectarine (le brugno) va concurrencer la pêche et le goût n'y sera pour rien.

— Là, je conteste avoue Le Bucolique. De plus en plus de personnes cherchent des produits frais de bonne qualité. Le goût s'éduque et au bout d'un moment, trop de saloperies révoltent.

Les deux hommes discutent au café du village suite au tournoi de pétanque. Ils n'ont pas pris un verre de rouge mais un jus de fruit made qui sait où ! La France exporte ... quelques paysans à en croire Le Devoir du 20— 12— 93 que Jacques Desmarais a envoyé à son Exilé Consentant :

« En 1992, quinze agriculteurs— investisseurs ont immigré en terre canadienne au Québec. » Il ajoute sincèrement qu'il voit mal ce nombre augmenter malgré une campagne de recrutement des Québécois.

Question sincérité, Anne— Olympe qui, de son coin céleste, écoutait encore, tient à donner son avis. Elle rêve que les opposants comme Le Bucolique et Le Bastard se lancent vraiment dans des discussions sincères, la sincérité rime pour elle avec amitié. Un jour elle se trouva devant un miroir qui lui ouvrait le cœur de ses amis et que découvrit— elle ? "Grand Dieu ! que de faux attachements / que de dissimulations / que de perfidies j'y vis à découvert / »

La société de demain sans châtaignes mais avec des kiwis, pourra— t— elle changer l'hypocrisie en franchise ? Cette question laissera à jamais L'Exilé Rageur, froid. Sa cirrhose du foie vient de l'achever dans la joie. Tommaso, surpris que cette fin soit intervenue sans sa décision, ne s'attriste pas pour autant. La mission de cet Exilé était achevée depuis plusieurs chapitres. Il aura tout de même laissé, sur sa table, une chose inattendue : une définition du bonheur. "Pour chaque personne, le bonheur s'incarne dans la contemplation inassouvie de ce qu'aurait pu être sa vie."

Le Bastard Généreux, peiné aussi bien par cette fin, que par cette définition, se tourne vers le souci d'Anne— Olympe pour une dernière réflexion :

— La production c'est la tendance à la franchise, la consommation c'est la tendance à l'hypocrisie. Je ne saurai dire pourquoi mais je le constate tous les jours. Dénigrer le producteur c'est dénigrer la créativité, l'échange, l'audace, le courage, la vaillance. Un jour viendra où le consommateur voudra tout sans rien faire alors qu'il est si bon de consommer quand on vient de produire ! Jamais l'enfant ne trouvera meilleur plat que celui qu'il s'est cuisiné.

Avec *le Bastard* voici un détour vers le roi-consommateur.

41 — Le roi-consommateur

Tout bon sens ne peut que l'admettre : pas de consommation sans production.

Peut-être L'Exilé Consentant en a-t-il eu conscience depuis le début du livre : l'évolution sociale actuelle conduit petit à petit à éliminer le producteur au profit du consommateur, l'homme au profit de l'objet. En 1994 la carte d'électeur s'est changé en carte électorale. Le paysan ayant succombé sous l'avalanche de ses propres produits, on ne verra qu'eux, les produits présentés sous mille emballages. Pourquoi la machine aurait-elle dû s'arrêter en si bon chemin ! Le producteur ouvrier lui-même devient un producteur occasionnel et un consommateur perpétuel. Or tout bon sens ne peut que l'admettre : pas de consommation sans production !

Peut-être Le Bastard Généreux en a-t-il eu conscience depuis le début : produire prend plusieurs sens suivant les MOTS qui servent à l'habiller. Qui ne succombe pas sous l'avalanche des discours ? Comment apprécier la place du planteur de poireaux par rapport à celle du constructeur de voitures ? Tout bon sens ne peut que l'admettre : la production ne se définit plus par le temps passé à produire mais par le rapport entre ce temps et le résultat produit.

A l'inverse, la situation invariable du consommateur laisse rêveur Tommaso qui tente d'en faire le pivot d'une conception sociale. Si le producteur s'appelle la machine, après sa disparition sous une avalanche de machines, qui verra-t-on ? Le sujet dans une société des échanges. Pourquoi, dans l'échange, toujours privilégier le consommateur sur le producteur ?

Pour mener à bien son action, Tommaso a su franchir les étapes qui, du paysan le conduisirent à l'ouvrier-paysan puis à l'ouvrier et enfin au consommateur. Au bout de ces étapes, le producteur exclut, laisse, en 1994, le consommateur décider que le Kiwi vaut plus que la pêche. Alors le paysan arrache les pêcheurs et plante des kiwis. En 1994 le même consommateur décide que la pintade vaut plus que le veau alors le paysan détruit son élevage de veaux pour le remplacer par celui de pintades etc... Qui décide des goûts du consommateur ? L'agriculteur se situerait-il en bout d'une chaîne sociale dont il était à l'origine ? En réalité, cette fin des paysans ne laisse pas toute la place aux consommateurs : les transporteurs, les négociants, les grandes surfaces et les conservateurs chimiques dictent une nouvelle loi, celle des nouveaux producteurs.

Même si le monde contemporain insiste sur le consommateur, la dialectique production/consommation repointe le bout de son nez en changeant le sens de la production. Les Grandes Surfaces ont favorisé la mâche le jour où elle a pu être ramassée et conservée facilement, ça ne veut pas dire qu'elles ont répondu à une demande. L'échange commercial ne doit pas non plus devenir le seul terme de l'échange.

Quand Tommaso a commencé à organiser l'exode rural (un exode sans majuscule) il a envoyé le paysan à l'usine. La contrepartie demeure plutôt méconnue : beaucoup de ces ouvriers ont gardé un lien avec la terre, lien très utile aux organisateurs des grèves (voilà une autre forme de l'échange). Rémi Cazals parlant des grévistes de Mazamet publie l'article de Jean d'Orsay du 1^{er} mai 1909 :

« C'est que ce ne sont pas là des grévistes ordinaires. La plupart d'entre eux possèdent sur la montagne un bout de champ et une bicoque. Ils peuvent attendre. C'est ce que me fit comprendre hier le vieux montagnard que je fus visiter dans sa tanière, juchée en un équilibre paradoxal à la crête du rocher qui domine le village de Hautpout Après m'avoir d'un grand geste hospitalier, offert la rasade

au gourou commun et le cambajou traditionnel, il m'assura en son patois montagnard à la fois âpre et câlin, plein de sonorités triomphantes que la grève était bien le moindre de ses soucis.

— *On se repose fit— il en plissant sa vieille face tannée par la brise des sommets ? Nous ne sommes pas pressés. »*

Voilà comment se gagne une grève et se constitue une conscience ouvrière ! L'originalité de la classe ouvrière polonaise qui produisit Lech Walesa doit également beaucoup à ses liens avec les paysans car, en 1980, elle était récente.

Le Bastard Généreux pense au mouvement inverse, celui qui a obligé des ouvriers à redevenir paysans. A Bruniquel, où la forge des années 1830 a fermé ses portes vers 1860 P.de N note dans *le Courrier du Tarn et Garonne* : « *Ils ne se plièrent qu'avec répugnance au labeur dur et monotone de la terre. Ils étaient ouvriers et non paysans* ». Aussi, quand, en 1871, une scierie à pierre lithographique a fait son apparition, une vingtaine d'anciens ouvriers sont redevenus ouvriers avec joie.

Ce livre en train de s'écrire, ajoute **L'Exilé Consentant**, lui prouve que l'échange véritable tient à l'art de saisir les hasards les plus beaux. Il repense encore à Jacques Desmarais le québécois à qui il parla du **Maître Ignorant** de Jacques Rancière et qui lui répondit le 10/12/90 :

« *J'ai lu le Maître Ignorant venu sur ma route. Il m'a saisi à l'os. J'en ai parlé à mon directeur de thèse, Georges Leroux (à mes yeux le plus important philosophie du Québec) — Connaissez-vous J Rancière ? — Oui personnellement. C'est un ancien communiste, un ancien disciple de Louis Althusser. — Dans le Maître Ignorant il y a un bel exemple de critique d'un modèle de pédagogie que j'aimerais utiliser... — Oh / attention / ce n'est pas là de la philosophie / Cet auteur s'est intéressé aux histoires populaires etc. »*

Comment **L'Exilé** a-t-il pu tomber sur un Québécois travaillant avec une connaissance de Rancière ? (il ne dira rien du jugement restrictif de cette connaissance sur une œuvre pourtant pleinement philosophique).

Bref, dans cette société de l'échange, après l'ouvrier, écarté de plus en plus de la terre, le paysan se trouva également obligé d'aller au supermarché faire quelques courses (ah ! la course de vitesse !).

L'autre manière de rendre le consommateur-roi, utilisée par **le Gradé A.**, fut de déféminiser le travail agricole. Si le paysan pouvait être ouvrier (dans ce cas la femme devenait parfois chef d'exploitation) l'épouse pouvait aussi chercher d'autres travaux d'autant que la basse-cour et autres tâches diverses perdaient leurs droits. Une femme, Christine Tillie, a analysé ce phénomène. Parmi les personnes restant travailler à la campagne, les femmes étaient 35,5% en 54 et passent à 30% en 75. Celles qui ont quitté la campagne étaient principalement aides familiales (de tels chiffres restent fragiles, bien des paysannes étant peu déclarées). A parler des femmes ne négligeons pas celles qui étaient dès le début du XX ème siècle dans les industries comme les fabriques de chapeaux, de balais ou autres, importantes en TetG.

Les plus grands paysans comprirent très tôt, avec **le Gradé A.**, qu'ils devaient se placer politiquement au plus au haut niveau pour pouvoir anticiper sur les choix des consommateurs (souvent manipulés dans des officines diverses). Les élections françaises du 12 Juin 1994, si elles se sont distinguées par de maigres échos agricoles alors qu'il s'agit d'un des sujets chauds de l'Europe, au niveau des élus on constate : Christian Jacob ancien président du CNJA élu député européen sur la liste de droite de Dominique Baudis, tandis qu'Anne-Christine Poisson, membre de la Coordination Rurale et Edouard des Places président de la FNSEA de l'Indre sont élus sur celle de Philippe De Villiers. En Avril 94, Christian Jacob encombra les étalages des livres de supermarché avec sa clé des champs. Il y annonce

que le millénaire qui s'ouvre peut être fantastique pour l'agriculture ! Pour qui fut rédigé cet ouvrage d'un paysan de Seine et Marne amoureux de son métier et tout et tout ? Pour les machines sans doute !

Si on regarde globalement, on constate que la grande mutation n'a pas fondamentalement changé le comportement politique droitier des paysans (à part peut-être en 1981). Le tableau ci-dessous fait tout de même apparaître une surprise : les candidats écologistes obtiennent de bons pourcentages chez les agriculteurs alors que souvent domine l'image du paysan anti-écolo. Peut-être une autre image faussant une réalité afin de donner bonne conscience aux citoyens ?

	PCF	PS	Tapie	Verts	Lalonde	Baudis	De Villiers	FN
Ensemble électeurs	7%	14,5 %	12 %	3%	2%	26%	12 %	11%
Agriculteurs	5%	15%	12 %	5 %	9 %	10%	18 %	16 %

Sondage CSA/ Libération post — électoral du 12 juin 1994 Européennes.

42 – Sixième bilan

Plus tenace que jamais, plus chiendent que le vrai.

Dieu— citoyen dirige les travaux de ce colloque qui, pour des raisons pédagogiques, lie le ciel (dieu) et la terre (le citoyen). Les Gradés signalent à présent le plan qu'ils ont élaborés : réduire le paysan à son rôle économique en le désignant sous le terme d'exploitant, pour l'ensevelir ainsi sous ses propres produits.

Tout s'achève, tout se meurt et puis tout renaît. C'est à cause de cette renaissance qu'il ne faut pas en vouloir à Tommaso et son équipe. Puisque recommencer la Terre devient à l'ordre du jour, Le Bastard Généreux et l'Exilé Consentant vont équilibrer leurs envies et fixer leurs choix. En attendant l'heure grave de la fermeture d'un univers, laissons s'exprimer les orateurs.

L'Exilé Consentant déclare :

— Toujours la révolution restera à l'ordre du jour. Ceux qui tiennent l'échelle finiront par la lâcher.

Le Gradé s'auto-intoxique l'imagination. Il croit que, faute de paysans vivants, l'histoire va maintenant tourner à vide. Même sans **l'Exilé Rageur**, je reste plus tenace que jamais, plus chiendent que le vrai. Imperturbablement, avec la complicité du **Bastard Généreux**, nous échapperons aux pouvoirs pour les miner. Comment ? La révolution restera à l'ordre du jour en tant que révolution culturelle pour le respect amical. Les isolés qui persisteront à se priver des autres humains, se désintégreront et alors le comble de l'inamical sera atteint quand des hommes se percevront prisonniers de leurs semblables tout en leur parlant. L'isolement monacal cher à Tommaso mais jamais prisé par Jeanne, sera devenu le triste idéal commun. Pour contrer cette société voulue par le Gradé et qui écarte l'homme de l'homme, le respect amical commencera au XXI^{ème} siècle par un nouvel apprentissage des enfants. Même les plus pauvres chanteront l'amitié plus qu'ils ne mangeront de pain ! Suis— je loin des questions paysannes ? Les chapitres suivants vont démontrer comment en nous débarrassant des paysans, Dieu Citoyen ne pouvait nous débarrasser des inventions culturelles qui les firent vivre à travers les siècles (la culture). Les éléments de cette culture alimenteront la révolution future guidée par une nouvelle classe intellectuelle qui n'aura plus rien à voir avec les intellectuels. Elle réarticulera le monde au lieu de le disséquer. Sa théorie agricole sera nourricière provoquant des dynamiques, créant des leviers, instruments par excellence à la gloire de l'articulation. Elle mijotera les sauces qui relieront entre eux les ingrédients divers. Elle sera écologique c'est— à— dire interdisciplinaire, globale, mouvementée. Le pain qui en résultera échappera aux futurs musées agricoles pour mieux alimenter les futures répétitions de l'histoire progressiste. Yasser Arafat au sujet de l'amitié qui le lia à Berlinguer l'Italien eut envie de citer ces deux proverbes arabes : « L'ami véritable est celui que l'on trouve quand on est dans le besoin " "Ton ami véritable est sincère en toute occasion" Même Anne— Olympe pourra venir nous aider puisqu'elle aussi chercha à faire rimer amitié et sincérité. Quant à Tommaso, il lui faut bien cesser toute action pour reprendre sa digne place d'observateur du monde.

Tommaso déclare :

— Toujours la révolution restera à l'ordre du jour. Ceux qui tiennent l'échelle finiront par l'emprunter. L'Exilé s'auto— intoxique par ses propres déclamations. Il a perdu ce que j'ai voulu lui faire perdre. Loin de moi l'idée de tuer la culture paysanne. C'est comme si j'avais voulu autrefois

tuer la religion catholique quand je prêchais le rationalisme Je tenais uniquement à libérer la terre de ce poids sociologique, de ce geste qui courbe l'homme vers le sol. Je reste plus tenace que jamais, plus divin que tout. Imperturbablement, avec la complicité du Bucolique (il a enfin l'horizon à sa botte) et du Gradé (il a enfin la généalogie à sa dévotion), nous lancerons de nouveaux défis aux pouvoirs pour que l'homme puisse les mimer (et par exemple celui de remplacer le mot défi par challenge, une substitution que même un certain Gérard Streiff vient d'adopter sans se rendre compte des conséquences). Comment la révolution restera— t— elle à l'ordre du jour ? Par le religieux. Par le tube cathodique. Quand des athées, qui persisteront à se priver de l'outil télé, se sentiront des marginaux sociaux, le comble du paradoxal sera atteint. En effet, l'outil télé vise à écarter les hommes des hommes (ce n'est plus l'exploitation de l'homme par l'homme mais l'isolement de l'homme par l'homme) or quand ils se rencontreront ... ils ne parleront que télé (ils en oublieront même de se donner la main pour faire une ronde autour du monde). Tout commencera au XXI ème siècle par les enfants. Même les plus pauvres gèberont plus de télé que de pain ! Suis— je loin des questions paysannes ? Il ne peut y avoir de chapitres nouveaux à cette histoire. Nous étant débarrassés des paysans, bâtissons le monde nouveau sans ressasser le passé. Les éléments de futur, qui alimenteront la révolution guidée par une nouvelle classe de prêtres télévisuels, n'auront plus rien à avoir avec les racines terre à terre des hommes qui au contraire décolleront pour se rapprocher des divinités (ah! le voyage sur la lune !). Ces religieux super— serviables construiront le monde au lieu de le vénérer. Leur théorie industrielle sera bâtisseuse. Elle tentera d'atteindre les sommets avec des immeubles dépassant les 100 étages, immeubles qui sont la conséquence du fil à plomb, instrument par excellence à la gloire de la construction. Cette révolution sera économique c'est— à— dire disciplinaire, technique, solide.

Le Bastard Généreux déclare :

— "Elle sera économique" qu'il dit ! économique comment ? économique en quoi et jusqu'où ? Richard Desjardins triompha au Québec puisque l'industrie du disque lui décerna deux *Félix* mais Tommaso aimerait faire oublier que la cassette audio qui lui assura son succès vit le jour grâce à une cotation populaire. Ce consommateur de musique, actionnaire d'un grand courage, permet de ne pas désespérer de tout consommateur. "Elle sera économique" qu'il dit ! Machinale, il veut dire. Gérard Tartanac fait la différence : "Seules les techniques modernes sont productives et rentables. Le nier est idiot ! Encore faut— il apprendre à les appliquer."

Tommaso aimerait faire oublier ce qu'il ajoute : « Par contre pour conserver et même améliorer une certaine qualité de la vie, les savoirs ancestraux sont utiles. Je suis fier de mes ancêtres paysans. Ils étaient les comptables de la nature et ils la respectaient. Abandonne le travail des champs et en règle générale la jungle réapparaît "

Voilà une façon de raisonner où la reconnaissance des règles économiques (action trop négligée par les progressistes), passe au service de la qualité de la vie, qualité qui dépasse donc l'économique. Ah ! si tout pouvait arriver à son heure ! Faudrait— il encore ne pas perdre la notion du temps.

Le Bastard Généreux et L'Exilé Consentant, survivants de cette divine histoire, vont pour la septième partie tenter de rétablir le temps par l'histoire, la culture, la civilisation, la fête, la voix etc... On leur reprochera sans doute de trop utiliser la citation (leur manque d'assurance appartient pourtant à la légende) mais en voici une nouvelle : « Le problème majeur de notre époque n'est— il pas que le temps y dispose d'une telle prédominance qu'on le dirait sur le point d'effacer l'espace ? Cette vitesse risque d'anéantir la mémoire, de la réduire à n'offrir plus que la même poussière fascinante qui compose les images... "

Bernard Noël dans le *Syndrome de Gramsci* voit le temps pour ce qu'il devient : un enjeu après avoir été, par traditions interposées, plutôt un socle paysan.

Et en guise de fête, en guise de fête du temps, Anne— Olympe propose un final dansant :
« Nous avons accoutumé de danser la pyrique tous après le repas. Et voilà en vérité une danse, non pas tous ces colifichets modernes qui ne signifient rien. Ma foi, vive à l'antique pour tout. Mon Dieu que je voudrais que vous connaissiez la pyrique. Elle devint bientôt le plus clair de nos plaisirs. A ce violent exercice nous faisons succéder la promenade."
C'est ça, dansons maintenant ! Et pas forcément la bourrée pour faire paysan !